DÉFENSE DE L'OCCIDENT

LE SOUVENIR DE ROBERT BRASILLACH

Textes de :

Jean ANOUILH, Marcel AYMÉ, Maurice BARDÈCHE, Jacques-Henry BAUCHY, Jacques BENOIST-MÉCHIN, Georges BLOND, Antoine BLONDIN, Bernard DE FALLOIS, André FRAIGNEAU, Stephen HECQUET, Jacques ISORNI, Marcel JOUHANDEAU, Roland LAUDENBACH, Jacques LAURENT, Jean MADIRAN, Henri MASSIS, Thierry MAULNIER, Odette MOREAU, Roger NIMIER, Jacques PERRET, Michel DE SAINT-PIERRE, Paul SÉRANT.

N° 21

Prix : 100 fr.

Numéro Spécial

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, numéro spécial, février 1955, n° 21

SOMMAIRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRESENT NUMERO CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE DES PAPETERIES NAVARRE DONT TRENTE HORS COMMERCE MARQUÉS HC I A XXX ET QUATRE-VINGT DIX NUMÉROTÉS DE 1 A 90

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, revue mensuelle politique et littéraire, 28, Rue Serpente, Paris (6e) — Le numéro : 100 fr. - Belgique : 15 fr. b. (Correspondants en Belgique : Ossian Mathieu, 29 Avenue de Noluwé, Bruxelles) — Abonnements : 1 an, 1.000 fr - 6 mois, 600 fr. Etranger : 1 an, 1.300 fr. - 6 mois, 700 fr.

Jean ANOUILH

Février 1945

Je ne connaissais pas Brasillach. Quelques articles lus, d'une intelligence ferme et lumineuse ; quelques essais. Une lettre de remerciements de moi pour l'un d'eux qui me concernait, un de mes premiers bons papiers.

Une rencontre en 1938 dans les coulisses, chez Pitoëff. « Voilà un jeune homme qui nous aime bien, et qui aime bien le théâtre », me dit Georges, « vous devriez le connaître ». Un gros regard étonné derrière de grosses lunettes, un sourire enfantin. Pas de choc de sympathie particulier. Mon vieux complexe devant les « intellectuels » qui vont me faire le coup du mépris. Le coup du mépris que je leur fais moi-même, aussi injustement. Le normalien répugne vaguement et fait impression, en même temps, au bachelier sans mention et sans latin que je suis. Ma méfiance inguérissable pour ceux qui ont des idées générales. Il me dit qu'il aimerait publier une de mes pièces dans son journal. Je la promets.

En 40, une lettre me rappelant la rencontre et la promesse et me demandant la pièce.

Un soir peu après, en 42, je crois, à un dîner de mon éditeur — le seul dîner « littéraire » de toute mon existence — entre hommes. Je suis à côté de Jean-Louis Vaudoyer. Brasillach est deux assiettes plus loin. Nous échangeons trois plaisanteries de régiment (c'est le ton qu'avait pris très vite ce dîner « littéraire ») en nous penchant. C'est tout.

En 1945, je lis les comptes rendus du procès — qui ne furent point ignobles, d'une façon générale (et c'est un signe) compte tenu de l'élégance très particulière de la presse de l'époque (sans doute à cause de la tenue à

l'audience, de Brasillach lui-même) et je me sens soudain « chargé » de Brasillach, que je ne connaissais pas.

Je cherche le numéro d'Isorni sur un annuaire et je lui demande par téléphone ce qu'on peut faire. Réunir le plus de signatures importantes possible demandant la commutation de peine, très vite.

Je ne raconterai pas ces journées où j'ai été chez des gens que je croyais connaître — chez des gens que j'ai reconnus aussi, comme un homme qui essaie de vendre un aspirateur. Il faudrait que je donne leurs noms, et ceux qui m'ont dit non, maintenant que le vent a un peu tourné, le regrettent peut-être ; et ceux qui m'ont dit oui, ont peut-être encore peur.

J'avais trente-quatre ans alors, mais j'étais resté un bien petit jeune homme, encore ahuri, enfermé dans ses pièces et dans une vie toute simple. C'est de cette tournée cauchemardesque, avec Brasillach à la main, un peu pâle mais toujours souriant derrière ses grosses lunettes et qui attendait que nous décidions si nous lui trourions bien proprement le ventre et les poumons — car c'était de *cela* qu'il s'agissait, en fait, j'essayais de le leur faire comprendre — c'est de ces jours et des années qui suivirent que date ma connaissance exacte du scénario et de ses pauvres personnages.

L'histoire n'est pas fameuse. Ces gros effets de théâtre, ce mélo absurde, ces pitreries sinistres, ces traîtres à demi ridicules et puant la convention, avec leurs uniformes, leurs légions d'honneur, leur gloire, leurs grands mots — c'était bien elle, c'était la vie.

Quel curieux ahurissement m'en avait-il protégé jusqu'alors ?

Et la seule note apaisante, le seul espoir dans les hommes, devait m'être donné par les poèmes calmes et déchirants de cet ami inconnu, de ce grand frère que je n'avais vu que deux fois et à qui je devais ma première leçon — de ce petit frère désarmé, seul parmi les hommes, entre quatre murs de ciment, et dont l'unique espérance n'était plus que de bien mourir.

Marcel AYMÉ

Le Libérateur

Lorsque la France eut été libérée, le pays fut très vite informé des exécutions sommaires auxquelles il était procédé dans de nombreuses régions par des chefs n'ayant reçu mandat que d'eux-mêmes. Il le fut également des crimes dont les mobiles étaient de simple droit commun. Tandis que les prisons regorgeaient de monde et que chacun, à moins d'être un indicateur du nouveau régime, se sentait à la merci d'une dénonciation, des chiffres terrifiants commençaient à être connus, d'atroces récits de tortures, des mises à mort compliquées, circulaient dans le public, et les Français considéraient avec stupeur le général à la sombre figure, venu de l'autre rive de la Manche se faire le geôlier de la nation. Cet homme qu'en pays étranger on regardait comme le Kerensky de la France et qui, assurément, l'eût été sans la présence sur notre sol des armées anglo-saxonnes, était alors très loin d'exercer une autorité souveraine sur tout le territoire. Certaines régions échappaient complètement au contrôle des pouvoirs officiels, d'autres lui échappaient partiellement, la volonté gouvernementale composant avec celle des tyrans locaux et de leurs forces armées. En maints endroits, gendarmes et policiers, soucieux de sauver leur vie ou leur liberté ou leur situation de fonctionnaires, obéissaient humblement à d'obscurs comités interprétant au mieux de leurs intérêts les circulaires gouvernementales.

Bien qu'il paraisse avoir été insensible à la misère des gens et à l'injustice, le général n'avait certainement pas voulu les assassinats et les pillages qui, sous couleur de résistance, se perpétraient en son nom, mais comme il n'était pas en mesure de les réprimer, il eut peur de

les désavouer et de reconnaître ainsi son impuissance. Son prestige se trouvait en jeu, du moins le croyait-il. Ne pouvant mâter le crime, il jugea politique de l'assumer, d'en paraître, aux yeux du monde, le maître et l'ordonnateur. Son légendaire orgueil trouvait son compte à ce sinistre compromis et, par devers sa conscience, ce grand Français avait la ressource de s'excuser sur la raison d'Etat, refuge ordinaire des hommes d'un cœur dur et d'un caractère faible. Au lieu du grand cri d'honnêteté et d'indignation qu'on était en droit d'attendre, on eut celui d'un général saint sauveur hurlant avec les loups et plus fort que les loups : « A mort ! »

Bien entendu, il ne s'agissait pas seulement de crier, il fallait mettre la main à la pâte et faire aussi bien que les droit-commun en rupture de ban. On tortura la loi, on multiplia les entorses aux droits de l'homme et du citoyen et on instaura, en matière de justice, un dirigisme qui n'a peut-être pas fini de porter ses fruits. Enfin, il fallait désigner des condamnés à mort, choisir d'honnêtes gens et les mélanger avec quelques crapules avérées afin de dérouter les esprits et de les amener à douter si l'assassinat de quelques milliers de personnes dans tel département n'était pas un acte de haute justice. Pour la démonstration du poteau de Montrouge, on chercha des gens que leurs fonctions ou leurs talents ou les circonstances avaient fait connaître pendant l'occupation, mais à qui on pût ôter la vie sans courir le moindre risque. On n'allait certes pas commettre l'imprudence de poursuivre les familles riches et puissantes qui avaient composé avec Vichy ou avec l'occupant. Quels que soient ses états de service, il est toujours périlleux de s'attaquer à l'argent qui peut avoir des clients, des amis et des protecteurs dans tous les camps et dans tous les pays. Aussi fut-il décidé que les gros profiteurs du mur Atlantique, les richissimes fournisseurs de la Wehrmacht, ne seraient pas inquiétés. Joinovici, arrêté en 1944, fut tout de suite relâché en considération de l'immense fortune qu'il avait acquise au service de l'occupant et il fallut, en 1947, son indiscrète réussite — indiscrète au point qu'il était devenu, selon le mot d'un ministre d'alors, un Etat dans l'Etat — pour que la Justice se penchât sur son cas et prononçât contre lui une bénigne condamnation. En revanche, on coupa la

tête au docteur Petiot, assassin très ingénieux, mais dont le rendement n'égalait pas celui de beaucoup d'autres qui tuaient sous prétexte de résistance. Le sort réservé au docteur Petiot était inattendu et, en somme, fort injuste, puisqu'il avait un grade dans les F.F.I. Mais aucun régime ne peut se flatter d'échapper à ces inconséquences.

Les victimes de choix, celles dont le gouvernement et sa clientèle savouraient la mort comme une récompense, étaient les écrivains et les journalistes. Avec eux, on pouvait être tranquille. Aucun magnat de la finance ne viendrait un jour demander compte de leur mort. Un écrivain sans éditeur et un journaliste sans journal ne sont rien. Leurs procès étaient des parties de plaisir où les excités du régime venaient se divertir de leur agonie. C'était amusant de les voir se débattre et disputer consciencieusement alors qu'on savait si bien que le verdict était dans la poche. Surtout, leur mort était avantageuse en cela qu'elle avertissait les autres écrivains, les autres journalistes, d'avoir à se montrer prudents et dociles. On avait trouvé là l'un des bons moyens de préparer une ère de servilité dont nous ne sommes pas près encore d'apercevoir la fin.

Il y a aujourd'hui dix ans, lorsque fut à Montrouge fusillé Robert Brasillach, Joinovici était un homme tout-puissant, une sorte de surintendant Fouquet de la Quatrième, qui faisait et défaisait les fortunes politiques. Je ne puis m'empêcher de penser qu'à la veille de l'exécution, plaidant généreusement la cause du jeune écrivain auprès du général muré dans une indifférence à tout ce qui ne flattait pas son orgueil, François Mauriac échouait à obtenir sa grâce et qu'il eût probablement suffi à Joinovici de lever le petit doigt pour qu'on s'empressât de la lui accorder. Il n'y avait certes aucune chance de le voir lever son petit doigt boudiné. Quoique analphabète et ignorant tout de Robert Brasillach, il savait trop bien qu'on envoyait un écrivain innocent mourir à sa place. Il se réjouissait qu'il y eût en France des gens assez simples pour choisir l'état d'écrivain.

Maurice BARDÈCHE

C'est peut-être aux gens qui l'ont connu le mieux qu'il est le plus difficile de parler de Robert Brasillach. Je comprends ceux-là qui hésitent à écrire sur lui par pudeur, par affection, ou par crainte de ne pas savoir en parler comme ils le souhaiteraient.

Pour beaucoup de lecteurs, Robert Brasillach était surtout le meilleur critique et l'un des meilleurs chroniqueurs de sa génération. Ils aimaient son extrême intelligence, sa culture, sa divination, son amour de la vie. Et ils l'aimaient pour cette espèce de jaillissement de jeunesse et de joie qui se dégageait de toute son œuvre. Pour certains, Robert Brasillach était un être plus secret que ses romans laissaient entrevoir. Et ceux-là avaient reconnu ce don d'amitié qui était en lui, sa curiosité affectueuse pour les choses les plus humbles, sa poésie, sa nostalgie du temps qui passe, et cette divination mystérieuse de la mort, cet appel mystérieux vers l'empire des morts qui était comme un signe sur ses livres. Et pour d'autres, il était surtout un journaliste, et ils n'avaient jamais connu de lui que sa passion pour parler de son pays, que sa rage de le voir tourner le dos à son destin, son désespoir de percevoir partout les chants qui conduisaient un peuple vers les déserts de la décadense.

Il y avait, en effet, tout cela en lui, et il est déjà étonnant qu'on ait eu le temps de le voir avant qu'il eût atteint l'âge de trente-cinq ans. Mais il y avait aussi en lui bien d'autres choses qu'on ne distinguait qu'en l'approchant. Le plus précieux, le plus touchant de ses dons, peut-être, c'était le don d'émerveillement. La vie, les livres, les spectacles, les événements lui apparaissaient avec un relief, avec des couleurs plus vives qu'à nous, comme elles apparaissent à un peintre, et il ne pouvait pas se retenir d'en faire part. Cette exubérance de l'ad-

miration était à l'origine de sa critique aussi bien que de ses livres. Il fallait que sa joie fût partagée. Les objets en étaient divers et souvent très éloignés, mais son enthousiasme était toujours également impérieux. Une pièce de Claudel ou un livre de Malraux, un film soviétique ou un film de René Clair, un tableau de Renoir ou de Memlinc, Amsterdam ou Vaugirard, les quais de la Seine ou le Congrès de Nuremberg, tout ce qui lui avait paru beau, tout ce qui avait été un instant de bonheur pour lui, il voulait que ce fût aussi un instant de bonheur pour les autres. Les joies les plus humbles, les passages gracieux de la vie la plus modeste, il eut autant d'amour pour eux que pour ce qu'il y avait de plus réussi dans le théâtre et dans l'art.

Notre vie, maintenant qu'il n'est plus là, est comme un paysage sans couleur. Il nous avait apporté la joie, il en détenait le secret. Il y avait en lui (c'est peut-être à cause de sa mort si rapide que l'on peut en parler ainsi) quelque chose d'un enfant : sa curiosité, son avidité de connaître, sa manière d'approcher avec tendresse de toutes choses, sa bonté et sa générosité, et même quand il frappait, son allégresse dans la férocité, étaient comme les mouvements libres d'un jeune animal qui joue.

Mais il y a une gravité de la joie, et ce poids nous manque aussi. Ce monde si beau dans lequel il nous faisait lire comme dans un grand album illustré par Dieu, ce qui lui donnait sa nuance inoubliable, c'était sa fragilité. Peu à peu, à cette joie de la communication se mêlait comme une douce tristesse et nous découvrions qu'elle avait toujours été en lui. Au moment où commença la guerre, quelque chose de nouveau était né en lui, une voix qui se perdit dans les grands vents de ces années-là et qu'on n'entendit qu'à la fin, dans le silence de la prison et tout près de la mort. J'ai compris, à ce moment-là que ce son qui s'exprimait pour la première fois avait toujours été présent dans tout ce qu'il écrivait, dans sa manière de contempler et d'aimer, et qu'il était au fond de son émerveillement même. Ce que je n'avais pas compris jusqu'ici, tant de choses en lui que j'avais pris pour des curiosités, pourquoi il s'intéressait à des mystiques du VIIe siècle, pourquoi il admirait tant les Mystères et Jeanne d'Arc et cette poésie douce et prosaïque avec laquelle le Moyen âge s'adressait à Dieu,

d'autres aspects secrets de lui-même, alors seulement j'en ai déchiffré le sens comme si jusqu'ici j'avais passé près de lui sans le connaître.

« O Paradis, qui est si beau manoir... » Pour lui, comme pour ce poète du Moyen âge pour qui le paradis ressemblait au château de Mehung-sur-Yèvre, la joie et la beauté du monde éphémère se prolongeaient tout naturellement, elles n'avaient de sens que si elles s'ouvraient comme un porche royal sur un monde plus beau encore, plus passionnant, plus merveilleux, mais au fond tout pareil, où l'on retrouverait éternellement les quais de la Seine, la grâce du matin, la poésie, la jeunesse, et tous les êtres qu'on a aimés. Il n'acceptait qu'à ce prix, qu'avec cette espérance, la poignante douleur de voir s'éloigner les visages et les lieux auxquels était attaché son cœur. Ainsi, parce qu'ils étaient le seul avenir qu'il aperçût à son amour passionné de la vie, les dogmes émouvants sur lesquels repose l'espérance chrétienne, la communion des saints, la résurrection de la chair, la présence des morts prolongeaient pour lui la beauté du monde réel par de grandes ondes de rêverie, par d'immenses cercles qui allaient au delà de la mort.

Je ne sais pas ce que cette prémonition secrète aurait donné dans ses livres, je sais seulement la place qu'elle a tenu dans sa vie. Il avait à peine dépassé trente ans quand il est mort. Il avait encore tout à dire et il le savait. Son cœur débordait d'amour, de tendresse, et il avait à dénombrer des milliers de matins si clairs, des milliers de fruits si doux. Et il avait en lui, il lisait en lui une merveilleuse carte du monde, avec ses Signes et ses Bêtes, avec ses routes éternelles, et il savait qu'il n'aurait pas le temps de la décrire. Il sentait tout cela en lui et il savait le jour fixé pour son assassinat, le matin où trois tueurs ouvriraient la porte. Pour accepter sans désespoir et sans cris cette tragique, cette effroyable offrande, je pense que cette forme suprême de l'espérance l'aida. Il est allé au devant de la mort comme si elle lui ouvrait les portes d'une autre réalité.

Avec ce regard si chaud, si heureux qu'il jetait sur la vie, il avait une sensibilité profonde, grave, secrète qui fut son inspiration constante, mais cachée. On voyait sa gaîté, son insolence, son ironie, sa manière libre et vive de juger de tout et même de ce qu'il aimait le

mieux, sa spontanéité, son naturel : c'était le galop et le hennissement d'un bel animal jeune auquel la comédie sociale n'en impose pas. Mais le plus précieux était ailleurs : dans ce qu'il ne disait pas, dans ce qu'il ne montrait pas, dans ce qu'il ne disait et ne montrait jamais. Il sentait profondément ce qui compte profondément dans la vie. Il le sentait de tout son être, et c'était en effet tout son être, toute sa vie : les enfants, le foyer, sa mrèe, le bonheur d'une vie simple, les amis qu'il aimait, la tendresse. C'était une sorte de sagesse grave réduite à l'essentiel, tout ce qu'il y a de doux et de vrai dans la joie et l'affection. C'était là ces « trésors » qu'il dénombrait dans la nuit de sa prison. Avant, ils étaient dans sa main fermée, comme un talisman. Il a ouvert sa main dans sa cellule de condamné pour faire son compte. Mais ceux qui l'avaient approché, malgré son extrême pudeur sur tout cela, malgré son secret, le savaient.

Bien des gens se firent de Brasillach une toute autre image, à cause de ce qu'il écrivit pendant la guerre. Ils ne sentirent pas que sa violence venait de son amour, qu'elle était la signature même de sa sincérité et de son affection pour son pays.

J'avais longuement insisté auprès de lui, en 1941, lorsqu'il revint de captivité, pour qu'il ne reprît pas sa place à la tête de *Je Suis Partout*. J'essayai de lui faire comprendre, que, même en cas de victoire allemande (et je croyais alors à la victoire allemande), on lui reprocherait son attitude, que son autorité en serait diminué et que personne ne lui tiendrait compte de son désir d'être utile. Il venait de quitter ses camarades dans un Oflag de Rhénanie. Il était plein de leur souvenir, de leurs espérances. Il s'était promis de ne pas les abandonner, mais de tout faire pour hâter leur retour, pour aider ceux qui pouvaient obtenir ce retour. Il ne combattit pas mes raisons. Il pensait, comme moi, qu'il n'y avait pas à attendre qu'on lui rendît justice. Mais sa résolution était prise. C'était pour lui une sorte de devoir dont rien ne pouvait le délier. Il y avait là comme la gravité d'un vœu. Et, en même temps, je sentais bien ce qu'il ne disait pas, une sorte de désespoir devant son pays saignant, crucifié, vidé de ses jeunes hommes comme un grand malade qui a perdu son sang. Voilà pourquoi il a repris sa place, sachant ce qu'il faisait. Et quand il vit, non seulement qu'on ne faisait rien pour

faire rentrer ses camarades, mais même qu'on faisait tout pour empêcher qu'on nous les rendît, qu'on trouvait que notre pays n'était pas encore assez ensanglanté, pas encore assez affaibli, mais qu'on lui arrachait ses pansements et ses appareils pour obtenir de lui des cris de rage, quand il vit que ceux qui croient sont toujours trompés, que ceux qui se battent sont toujours trahis, alors son amour pour son pays et sa fidélité à ses camarades lui inspirèrent les paroles de colère que le désespoir arrache à l'amour.

C'est parce qu'il aimait son pays passionnément qu'il combattit passionnément. C'est parce qu'il était sincère qu'il fut brutal. Il y avait en lui un sang généreux qui ne pouvait se taire. Il ne faisait pas de politique : il criait, comme des milliers d'autres, son désir de propreté, de force, de renaissance. Et il ne dit rien d'autre pendant ces quatre ans que ce qu'il avait dit bien des années plus tôt. Cette espérance que portait toute une génération en Europe, il la cria au milieu d'un drame qui faussait toutes les voix. Mais les voix d'une génération sacrifiée sont pareilles à ces cloches qu'on entend sous la mer. Elles seront un jour une légende et un appel mystérieux. Ce jour-là des hommes qui se croient aujourd'hui bien loin de lui se reconnaîtront, non seulement dans son amour et dans sa joie, mais dans sa violence même, dans cette violence qu'il a payée de sa vie comme on paie toute noblesse et toute pureté.

Je ne sais pas ce qu'aurait écrit Brasillach s'il avait vécu. Mais j'ai l'impression que, depuis sa mort, notre génération est comme une lyre à laquelle il manque une corde. Non la plus forte ni la plus grave peut-être, mais la plus chantante, une de celles qui résonnaient longuement dans nos cœurs. Cette voix d'or, cette tendresse, ce don de l'ironie, ce don de l'insolence, cet esprit si ferme et si droit formaient un bon mélange. Comment sont donc fait les magistrats pour passer des nuits tranquilles ? L'inconscience des puissants est un abîme. Mais le silence des autres ? J'ai lu, un jour, cette phrase étonnante : « Il a droit maintenant au silence... » Ponce-Pilate, nous le savons bien, se lavera les mains éternellement à travers toute l'histoire. Mais il ne se *voit* donc jamais ? O bassesse, bassesse, déesse et mère de notre temps !

On n'a pas assez dit quel mal nous avait fait cette mort, comme celles qui l'ont précédée et celles qui l'ont suivie. Je voudrais le dire avec modération, par égard pour ceux qui ont accepté d'écrire dans cette revue. Mais je ne puis pas ne pas le dire. Je compte pour peu de choses le fait que les balles qui ont assassiné Paul Chack, Georges Suarez avant Brasillach, que la prison de Maurras et celle de Béraud aient ruiné sans appel le mythe judiciaire de l'épuration : pour ceux qui n'y avaient jamais cru, ce n'était pas une révélation. Le mal était ailleurs et il était plus grave. Ce jour-là, ou plutôt, car ces morts furent un symbole, à ce moment, se termina pour beaucoup d'hommes l'histoire de ce qu'ils avaient appelé la France. Puisque tant d'amour, puisque tant de services ne leur avaient mérité que des crachats et des soufflets, ils oublièrent ce nom qui avait rempli leur vie. De ce jour, a commencé pour beaucoup d'entre eux le désir de ne plus être mêlé à son histoire, la décision de s'en désintéresser. De ce jour, a commencé pour d'autres la tâche de la reconquête. Par des voies différentes, c'était le même refus. Ils sont des milliers ainsi qui se sentent aujourd'hui dépossédés de ce pays qu'ils ont tant aimé. En leur cœur, ils conservent, comme les Maures d'autrefois, la clef de leur maison d'Espagne. La France leur est toujours chère, car elle est la terre qui leur appartient. Mais, pour ces hommes injustement frappés, la France d'aujourd'hui est un pays occupé. Ces meilleurs des hommes de notre sang, ils errent parmi nous comme des âmes du Purgatoire. Tous, nous avons écrit quelque jour pour leur tendre une main fraternelle. Mais ce n'est pas de mots dont ils ont besoin, c'est de justice. Leur patrie ne leur sera rendue que le jour où Brasillach et ceux qui ont été injustement condamnés, comme lui, reprendront leur place dans la cité. Aux morts nous ne pouvons offrir que notre affection et notre piété, mais quel avenir nous reste-t-il si notre pays porte éternellement sur le front la marque de la honte et de l'infâmie dont il n'a pas su se préserver ?

Jacques-Henry BAUCHY

Brasillach pour un jeune :
Une leçon d'humanisme

1945... Il me souvient d'une année lourde, grise, aux petites journées opaques, dures et drues comme des grêlons... Après les joies fausses, les grandes ferveurs fanées sitôt que nées au soleil de l'août 44... Et de février 45, que dirai-je ? C'était le mois de mon anniversaire ; cette année-là, je pris mes quinze ans.

Je lisais pourtant, et même j'écrivais, de mauvais vers où je suais sang et eau.

Seulement, je lisais pêle-mêle un peu de tout, de tout ce que je trouvais, et, comme j'étais un collégien modèle, mes classiques, je les abordais via Lanson, Brunetière et autres Faguet. C'était l'année où je découvrais l'Apollinaire d'*Alcools*. J'ignorais qui Brasillach était, qu'il existât même, et surtout qu'il mourut, en ces jours-là, tragiquement, au feu sec d'un peloton, par un de ces petits matins brouillés de brumes froides qui, pour moi, se ressemblaient tous, un de ces petits matins que je devais affronter pour me rendre au collège. Affronter ! Quelle dérision !...

A quinze ans, dira-t-on, comment ignoriez-vous le jugement, la condamnation, l'exécution d'un Brasillach? Les gazettes d'alors — ces petites gazettes encrées de fièvre — en étaient pleines.

Je préparais mon baccalauréat — fort mal, au reste — en me bourrant de Racine, de Corneille — de ce Corneille que je découvrais alors, mais que je ne pénétrai — cinq ans plus tard — que grâce, précisément à Brasillach.

Souvent, je me récitais avec délices, au soir, pour

mieux songer, les strophes légères de *La jeune Tarentine*. En histoire, j'apprenais le sort de Chénier. Mais, c'était bien lointain... Chénier sonnait bien grec, à mon esprit, comme Corneille y sonnait romain.

Et là encore, c'est Brasillach — en ce petit livre bouleversant, qu'il écrivait dans ces mêmes heures — c'est Brasillach qui devait m'ouvrir les yeux.

La politique, me dira-t-on encore...

Je ne m'en occupais pas du tout. Je vivais chez une vieille dame, dévouée au Dieu possible, une grande amie de toujours, de tous les jours, et j'étais si choyé que j'ignorais qu'hors l'école ou la maison il y eût un monde, et qui s'agitât même, juste alors, comme jamais.

J'insiste sur mon cas, parce qu'il doit être celui de beaucoup de jeunes gens de ma génération, pour qui la guerre n'a été — comme celle de 14 pour Radiguet — guère qu'une période de « grandes vacances » et qui — comme Sachs aux années 20 — « devînmes adolescents dans le délire qui succéda à la paix ». Je n'avais pas d'œillères, mais du coton plein les oreilles.

Adolescent, je le devins donc, vers les années 50. C'est alors — après le mirage de 44-45, après le virage de 47, 50, c'était l'époque du plein cirage — c'est alors, alors, dans l'amertume qui s'ensuivit, que je feuilletai, avec d'autres, le dossier Brasillach.

Et puis, dossier fermé, religion établie, je lus l'auteur : l'essayiste subtil, sagace et désinvolte, le critique savoureux, souriant, gaiement vivant — (Ah ! que j'eusse aimé de voir sourire Brasillach ! Nul doute qu'il dût sourire en sa dernière minute...) ; la manière dont il sut mourir, ces deux petits livres composés parallèlement, si différents de ton, et si complémentaires — le disent assez, pour nous qui ne le connûmes pas, pour nous qui l'eûmes à découvrir : son *Chénier* ; ses *Poèmes de Fresnes*.

Je faisais partie, n'a encore guère, d'un petit groupe de « copains » de Faculté, où chaque les dégustait presque religieusement, ces deux petits livres qui nous versaient à pleines rasades, l'ironie tendre, l'amitié directe, le goût de vivre, les raisons de survivre, ces deux petits livres où brûlait une même flamme, d'espérance et d'intelligence, qui nous réchauffait, qui nous éclairait.

Le Miracle, c'était que cet homme, ce grand jeune

homme intact aux émotions si fraîches, si franches, nous donnât des portes de la mort — et de quelle mort ! — une leçon de sagesse, d'harmonie souriante, sereine, de bonheur calme et mesuré. D'autres eussent jeté le fiel, la bile, à torrents, sur des torrents de boue et de sang ; lui, d'un coup, dans ces beaux poèmes d'airain, frappés à l'enclume des meilleurs classiques — de ceux que le temps ne tente, ne teinte ni n'atteint — nous envolait, par-delà ces sanies où les maîtres de l'heure, précisément, les ordonnateurs du désordre intime ou civique, Aragonais ou Sartriens, nous voulaient plonger, engluer, enliser.

Le Miracle, c'était qu'à cette minute même du déchirement ultime où l'être, démâté, mâté, à l'ordinaire, se rebelle, crie au ciel ses blasphèmes angoissés, ce fut un cortège humain de déités familières, l'amour, l'amitié, la joie tranquille, tous les compagnons de tous les jours de tous les hommes, que Brasillach évoquât dans son *Chénier*, convoquât par ses poèmes, invoquât dans sa mort — tous magnifiés, tous unifiés dans le Dieu chrétien fait Homme.

Depuis, j'eus le plaisir de flâner, rêver au gré du délicieux, du délicat *Comme le temps passe*.

Mais — pour un tout jeune auteur, un trop jeune homme — ce fut un bonheur, un honneur même, que de découvrir — en un très-haut jour — ces deux petits livres si sublimes — le *Chénier*, les *Poèmes de Fresnes* — et j'en bénis les dieux propices...

Jacques BENOIST-MECHIN

Et puis voici l'aube. Qu'il a fait froid, ces jours derniers ! Pourtant, ce matin, il semble que la température se soit un peu attiédie. Une journée nouvelle va naître, ni plus ni moins grise que les autres. Que m'apportera-t-elle ? Pas grand-chose, sans doute. Mon instruction ne commencera que la semaine prochaine. Je n'attends pas de colis, pas de visite de mon avocat. Dormons encore. Ce sera toujours cela de gagné.

La voix de « l'aboyeur », qui retentit sous la verrière de la première division, appelle, d'un ton monotone, ceux qui doivent être « extraits » ce matin, pour être interrogés. Une longue succession de noms, semblable à la file que formeront dans quelques instants, au rez-de-chaussée, les heureux bénéficiaires de cette sortie, au cours de laquelle, bien que les menottes aux poings, ils pourront voir leurs défenseurs, quelques camarades, peut-être même leurs familles. Je me retourne vers le mur de ma cellule. Tout cela ne me concerne pas...

Un bruit de semelles cloutées s'amplifie dans les coursives. Les clés tournent en grinçant dans les serrures, tandis que les surveillants ouvrent les portes de ceux qui doivent aller « se faire instruire ».

Soudain — mais non, ce n'est pas possible — j'entends appeler mon nom. Aucun doute : je suis sur la liste des extraits de ce matin. Pourquoi ? Ce doit être une erreur. Je dois avoir mal entendu. Si j'avais dû être extrait aujourd'hui, on m'aurait prévenu hier soir.

Quelques secondes plus tard, une clé tourne dans la serrure, ma porte s'ouvre, un surveillant entre, d'un air à la fois somnolent et affairé. Il s'étonne de ne pas me trouver prêt. Allons, pressons, pressons. Je m'habille rapidement (c'est d'autant plus vite fait qu'avec ce froid aigu on dort tout habillé) et descends au rez-de-chaussée.

Un petit groupe de détenus se chauffe autour d'un

brasero poussif. Ils absorbent dans des quarts bosselés, un breuvage brunâtre et amer qui n'a qu'un seul mérite : il fume. L'appel se poursuit et le groupe se grossit de silhouettes râpées, vêtues d'imperméables poussiéreux. On échange quelques poignées de mains, des propos laconiques à voix basse. Chacun pense à « son affaire ». Il est encore trop tôt pour être gai.

Soudain, se joint au groupe un visage que je connais bien, et Robert Brasillach s'avance pour me serrer la main.

— « Que faites-vous donc ici ? me demande-t-il.

— « Je n'en sais absolument rien. Et vous ? »

— « Oh moi, je vais à l'audience. C'est aujourd'hui qu'on me juge. »

— « Ah ! »

C'est vrai. Je l'avais oublié. Il y a deux jours, durant la promenade, il m'avait dit que son audience était fixée au 19 janvier. J'ai honte de ne pas m'en être souvenu. Mais ici, la monotonie des jours recouvre tout de sa grisaille indistincte. Je ne sais trop comment enchaîner.

— « C'est bien rapide », remarquai-je, simplement pour que ne s'établisse pas entre nous cette chose redoutable entre toutes : le silence. Ailleurs il pourrait être un bienfait. En ce moment il serait chargé d'arrières-pensées trop lourdes. Il faut parler à tout prix, car il y a trop de choses qu'il faut taire.

— « Ma foi, cela n'a pas été long. Mon juge d'instruction s'est borné à me relire mes articles et à me demander s'ils étaient bien de moi. Chaque fois que j'ai voulu prendre la parole, il m'a dit : Vous vous expliquerez devant vos juges. Je compte me rattraper cette après-midi ! »

Il porte un manteau sombre et, autour du cou, un cache-nez rouge, dont la note claire éclate comme un message joyeux au milieu de la grisaille générale. Ses yeux pétillent de malice et de gaîté derrière ses grosses lunettes d'écaille. Ses cheveux bruns sont un peu ébouriffés. Je regarde intensément son visage, et je voudrais mettre dans ce regard, tout ce que mes lèvres ne veulent pas exprimer. Il est un peu pâle. Non de peur, certes ; ce sentiment ne l'effleure même pas. Tout son être exprime une incroyable espièglerie. On dirait un étudiant qui s'apprête à faire une niche à la police. Cette

pâleur, je la connais pour l'avoir vue sur beaucoup d'autres visages : c'est la pâleur livide des cachots.

Le voici, mon frère au col dégrafé ! Je le reconnais. Mais son col n'est pas dégrafé. Il porte autour du cou un cache-nez rouge qui me fascine, et dont je n'arrive pas à détacher mon regard.

— « Il y aura plusieurs jours d'audience ? » demandai-je pour masquer le trouble qui m'envahit.

— « Non. Cette après-midi seulement. Je serai jugé entre cinq et sept. »

— « C'est bien court, pour dire tout ce qu'il y aurait à dire... »

— « Bah ! » répond Robert. « Tout est court. Les audiences, la jeunesse, la vie... »

— « Pas la vôtre ! » me récriai-je rapidement.

— « Qui sait ? Voyez Suarez, Paul Chack... »

— « Ce n'est pas la même chose... »

Pourquoi dis-je cela ? Au fond, je n'en sais rien.

— « Mais si, mais si... »

— « Il ne faut pas avoir des idées noires. »

C'est absurde, ces mots qui me sortent de la bouche. Car Robert rayonne de pétulance, je dirais presque, de joie.

—« Les idées noires, ce n'est pas pour moi. Le drapeau noir, oui. Mais les idées claires. »

— « Et les chansons de route. »

— « C'est cela. Il faut savoir mourir jeune. Robert Brasillach à soixante quinze ans, lisant les Bucoliques grecques d'une voix chevrotante, en chauffant ses rhumatismes au coin du feu. Vous voyez ça d'ici. Quelle horreur ! »

Une foule de choses se pressent soudain sur mes lèvres, mais il me devance.

— « Quand même, c'est une vraie chance de vous avoir rencontré ce matin. Il me semble que c'est de bon augure. Vous allez me porter bonheur ! »

Je ne sais que répondre, car je ne veux pas me laisser dominer par l'émotion. Un étau de fer m'étreint le cœur.

— « En tout cas, ils ne m'auront pas comme cela. Je leur dirai ce que je pense. J'ai tout préparé avec Mireille Noël et Isorni. Je leur dirai... »

— « En rang, les extraits ! » crie le brigadier de service.

Les voix se taisent. La colonne se forme. Je me place à côté de Robert. Il y en a d'autres que je connais bien, que j'aime bien aussi. Mais ce matin je ne vois, je ne peux voir que lui. Je voudrais être auprès de lui dans le panier à salade, l'accompagner sur sa route, lui parler encore.

Le brigadier fait l'appel. Arrivé devant moi, il s'arrête, interdit.

— « Qu'est-ce que vous faites là ?

— « Je n'en sais rien. On m'a appelé. Je suis descendu. »

Un long conciliabule s'engage entre le brigadier et un surveillant.

— « C'est une erreur », dit-il d'un ton rogue. « Remontez dans votre cellule, et que je ne vous y reprenne plus. »

Oh non ! On ne m'y reprendra plus, à parler avec Brasillach, au matin de son jugement.

La file « d'extraits » se dirige vers la grille d'entrée, tandis que je remonte vers l'étage où se trouve ma cellule. Je me retourne une dernière fois. Je ne vois plus les lunettes d'écaille, ni le sourire ; mais j'aperçois encore dans le petit jour, une touffe de cheveux bruns, un manteau sombre et un bout de cache-nez rouge, semblable au premier coquelicot d'un printemps que nous ne verrons pas.

Toute la journée me paraît intolérablement longue. Les heures se traînent, impossibles à tuer. La matinée s'écoule encore assez rapidement. Mais à partir de trois heures, cela devient une torture.

Que fait Robert ? Que fait-on de Robert ? Dans cent cellules, on se pose en silence la même question angoissée.

Le soir vient enfin. On l'a attendu toute la journée. Et maintenant qu'il est là, on voudrait qu'il ne vienne jamais. Je suis collé contre ma porte, l'oreille aux aguets, épiant le moindre bruit, attendant avec anxiété le retour des « extraits ».

Voici enfin un bruit de pas. « Ils » reviennent.

— « Ça va ? »

— « Oui, ça va. »

— « Et toi ? »

— « Pas trop mal. »

— « Et Brasillach ? »

Un silence qui dure une éternité.

— « Pour Robert, ce sont les chaînes. »

— « Ah ! »

Un long murmure parcourt la première division. Non, pas un murmure, une sorte de frisson douloureux, une crispation affreuse. On dirait que, d'un seul coup, la nuit vient de tomber.

Je me détache de la porte, traverse ma cellule, m'abats sur ma couche, et mords le paillasson à pleines dents pour ne pas hurler.

....

Dix ans, déjà, se sont écoulés depuis lors. Dix ans ! Et pourtant, il me semble que c'était hier. Bien d'autres sont morts depuis, dont je porte en moi le deuil. Ils sont morts lentement, après des mois d'agonie au rez-de-chaussée des condamnés à mort. Mais pour Robert, tout s'est passé si vite, que lorsque j'y repense, j'en ai encore le souffle coupé.

Les autres sont morts. Mais lui, on l'a fauché.

Georges BLOND

Le donneur d'étincelle

Que dire en quelques lignes, en quelques pages, sur celui qui fut l'ami le plus cher pendant vingt ans ? Chaque fois que je pense à Robert — tous les jours — la même pensée d'abord m'écrase : ce poète aurait pu ne jamais s'approcher de ce monstre : la politique ; et vivre ; poursuivre sa course brillante et ajouter au trésor littéraire de son pays plus encore qu'il n'a laissé ; et continuer à embellir notre vie, à nous, ses amis, au lieu de nous laisser comme des survivants. Jamais je ne me consolerai de sa mort, jamais plus nous ne serons, ma femme et moi, comme *avant*. Non seulement parce que l'âge vient, mais parce qu'une richesse humaine incomparable nous a été ôtée. Mais je dépasse ensuite cette pensée : Robert est mort comme un saint, en saint. Ce qu'il nous a donné en mourant comme il l'a fait est sans doute plus grand encore que ce que nous avons perdu. De combien d'amis, de combien d'hommes peut-on dire cela ?

Il était la vie même, dans sa forme la plus riche. Je me rappelle, naturellement, des centaines de nos promenades, de nos conversations. La littérature intéressait Robert plus que tout et, en littérature, il savait tout. A un âge où la plupart des écrivains s'essaient maladroitement, il tenait avec une autorité indiscutée une des tribunes les plus importantes de l'époque, la critique littéraire de l'*Action Française*. Capable, une semaine, d'écrire une « Oraison funèbre pour M. Gide » ou un « Miroir pour M. Marcel Prévost » qui étaient, sous une forme cursive et comique, les jugements les plus précisément fondés, il publiait, la semaine suivante, sur les poètes français du Moyen âge, un article auquel pas un spécialiste ne pouvait trouver à redire. J'ajoute

qu'il n'aimait rien autant, dans ce métier de critique, que les occasions de pouvoir admirer sans réserve. Les tempéraments généreux sont ainsi.

Nous parlions donc très souvent ensemble de littérature. Ce qu'il y avait avec lui d'enrichissant, c'est que la littérature et la vie n'étaient jamais séparées. Il n'y avait pas d'une part les occupations quotidiennes et, de l'autre — c'est le cas pour beaucoup d'hommes, de Français, en particulier — une sorte de placard contenant la poésie et qu'on ouvre de temps en temps. Robert vivait, et nous faisait vivre, dans un monde poétique où les œuvres littéraires étaient comme des fleurs que nous pouvions sans cesse respirer, ou comme des fruits que nous pouvions manger ; où chaque minute de la vie quotidienne pouvait devenir poésie. Je me rends compte qu'il faudrait s'étendre bien davantage pour expliciter cela ; mais je tenais cependant à le dire, et je pense que ceux qui connaissent l'œuvre de Robert me comprendront.

Robert était la gaieté même. Je parle surtout, bien entendu, des années heureuses de notre avant-guerre. Aucun d'entre nous ne pensait alors qu'un jour viendrait où Robert se livrerait lui-même à ceux qui, en lui ôtant la vie, se sont stigmatisés à jamais. Son sourire, je le revois, j'entends son rire, qui a éclairé notre jeunesse. Avec sa sœur, avec Maurice, avec dix autres amis, il arrivait chez nous, dans notre modeste foyer de jeune ménage, il se mettait à préparer des pigeons à la catalane ou tel autre plat — il cuisinait à la perfection — et en même temps commençait cette féerie de paroles brillantes et joyeuses qui nous rendait, nous aussi, brillants et joyeux, qui nous gardait de la complaisance, de l'envie, de l'ennui, de tous ces poids qui si tôt pèsent sur les épaules des adultes. Je me rappelle ces séries de conférences théâtrales, où plusieurs d'entre nous bousculaient avec irrespect des gloires aujourd'hui déjà presque oubliées ; où Robert, lui, faisait étinceler les trésors de Corneille. Elles étaient mêlées de représentations. Pierre Bertin, amusé, indulgent, acceptait de nous conseiller. Je pense que les acteurs et les conférenciers s'amusaient et s'émouvaient autant que le public. Sans Robert, ces soirées de jeune plaisir n'eussent jamais existé ; et toujours il fallait qu'il fût là pour que nos

entreprises prissent vie, chaleur, couleur. Le donneur d'étincelle, c'était lui.

Je revois aussi, sur son visage mobile, les larmes, pour la mort d'une amie. Il ne songeait pas à les cacher. Quelle sensibilité vive et toujours disponible ! Et pourtant, parfois — qui de nous est parfait ici-bas ? — Robert pouvait être dur, injuste. En paroles, s'entend : je ne peux même pas l'imaginer se livrant à une démarche méchante, il était pour cela bien trop pressé, emporté par le courant de sa création continuelle. Mais une parole dure peut blesser. Le plus souvent, Robert ensuite la regrettait, et voulait panser la blessure. On sait qu'il a demandé que fussent ôtés de son œuvre quelques passages meurtrissants pour un écrivain de qui il admirait l'œuvre au moins en partie, en tout cas le style : François Mauriac.

Robert était incroyablement insouciant. Trop, car, lorsqu'il s'avança sur le terrain miné de la politique, il accepta des responsabilité sans toujours s'assurer les pouvoirs réels qui auraient dû y correspondre. Mais cette insouciance prenait sa source dans la générosité de son tempérament.

Pour rendre compte exactement de l'activité politique de Robert, il faudrait ici beaucoup de place. Il faudrait notamment faire l'historique complet de la crise interne que subit l'hebdomadaire « *Je Suis Partout* », dont il était rédacteur en chef, et qu'il quitta à la suite de cette crise en 1943. Après avoir été auprès de lui critique littéraire, puis directeur littéraire, je quittai le journal avec lui, ainsi qu'Henri Poulain. La crise — que le public n'a pas ou presque pas connue, d'abord parce que Robert lui-même n'a pas voulu en faire état au cours de son procès, je dirai tout à l'heure pourquoi — eut son origine dans un désaccord profond et total (je reproduis les termes employés par Robert dans les lettres qu'il m'écrivait à ce moment) entre Robert, qui désirait modifier la ligne du journal, et les autres collaborateurs, qui ne le voulaient pas. En fait, elle commença à se dessiner en novembre 1942, après l'invasion de la zone libre par les Allemands, pour exploser en août 1943. Elle se manifesta d'une manière violente et dramatique et — comment dire ? — de l'autre côté, une des épées n'était pas mouchetée. Robert aurait pu, lors de son procès, faire état de cette séparation, et je sais qu'un

de ses proches le lui a conseillé. Robert a dit non. Par souci d'honneur, pour ne pas plaider les circonstances atténuantes.

On comprendra pourquoi j'ai parlé de cette crise. Je sais que les hommes qui, à cette occasion, se sont séparés de Robert, vénèrent aujourd'hui sa mémoire, et ils ont souffert affreusement. A tous Robert a tout pardonné explicitement avant sa mort et, d'où il nous voit, l'inimitié entre les survivants doit lui paraître misérable. Je sais que, pour ma part, je l'attristerais en manifestant seulement l'ombre d'un tel sentiment. J'ai seulement voulu montrer que Robert, à la fin de sa vie terrestre, était devenu plus grand encore que ne le pensent ceux qui sont attachés à sa mémoire. Son humanité ne l'avait jamais quitté, même au plus fort du drame. Non pas une fois, mais dix fois, je l'ai entendu parler à des jeunes gens venus le consulter au sujet de ces engagements de *desperados* que l'Etat débordé alors leur proposait ou leur laissait proposer. « La vie est encore longue devant vous, leur disait Robert. Elle vous offrira d'autres occasions d'employer votre générosité. Ne prenez pas part à ces folies. » Voilà ce qu'il disait, lui qui devait prendre tout sur lui, sans restriction, par souci d'honneur.

Reste la fin. Eloigné de Robert (« en fuite » selon la terminologie judiciaire, avant d'être frappé d'indignité), je n'ai connu le Robert des derniers temps que par quelques lettres reçues de lui, par ses poèmes, et aussi par tout ce que m'a dit celui qui fut pour lui l'admirable ami dans l'adversité la plus dure : Jacques Isorni. Peut-être me croira-t-on difficilement si je dis que ce Robert-là m'est devenu aussi familier que l'ami de qui j'ai partagé tant d'instants pendant vingt années. Et pourtant, c'est vrai. En pensée, je l'ai suivi pas à pas mille fois, de son entrée en prison jusqu'au dernier matin. Sachant combien il aimait la vie, combien il était capable de jouir de ce que la vie nous offre de plus agréable, de plus brillant, de plus grand, j'ai mesuré ce que l'acceptation — accepter, tel est le dernier mot tracé de sa main — finale a dû lui coûter. Et je comprends que c'est cette acceptation qui a fait de lui un saint.

Je n'écris pas ces mots à la légère. Je trouve que ce serait faire à la mémoire de Robert une injure insupportable que de considérer comme un détail ou — pour-

quoi ne pas employer des termes sans équivoque, le sujet est assez grave — comme la démission d'un homme effrayé, l'attitude chrétienne de Robert devant la mort. Il n'était pas homme à prendre des assurances, jamais il ne l'a fait, même pas pour sauver sa vie. De son calvaire et de sa finale acceptation chrétienne, il a rendu compte lui-même en des poèmes qui, à mon avis, s'élèvent au delà de toute poésie littéraire ; qui sont la prière du poète s'adressant à Dieu dans son langage le plus naturel.

Conversion ? Je ne le pense pas, si l'on entend par là un changement total. Sans doute, Robert, pendant une bonne partie de sa vie, avait-il cessé de « pratiquer », comme on dit. Peut-être était-il trop bien doué pour jouir de toutes les beautés terrestres. Mais il était facile de voir que son tempérament était fondamentalement religieux. Je ne parle pas de son érudition en cette matière, qui était immense, comme tout le reste. Je pense à son respect du sacré, à son goût, même, pour le sacré ; à son horreur pour tout ce qui était rationalisme orgueilleux, ou désespéré. Je pense à son respect constant à l'égard de la Vierge ; à ce pèlerinage qu'il fit avec nous à Chartres, qui lui coûta tant et qu'il voulut malgré tout terminer. Pourquoi se serait-il imposé ces incommodités et même ces souffrances, si la foi en lui avait été morte ? Pour moi, il n'a fait, en ses derniers jours, que se dégager de tout ce par quoi la vie nous retient — et cela peut n'être pas bas, cela peut être doux, noble, poétique — pour se tourner vers la Vérité et la Poésie suprême. Pour devenir, rapidement, d'un seul coup, à sa manière qui n'appartenait qu'à lui, un objet étincelant aux yeux des élus.

Je connais une femme âgée, une de nos parentes, qui n'a jamais vu Robert vivant, qui n'a certainement jamais lu un article de lui, mais qui a lu ses livres et ses poèmes. Cette femme m'a dit : « Je prie pour lui et, bien davantage, je le prie. Je lui demande, à lui qui a montré tant de courage devant la mort, de m'aider lorsque mon tour sera venu. Je sais qu'alors il sera là. » Je le crois aussi. Je suis sûr que, pour peu que nous pensions à le lui demander, Robert sera auprès de nous lorsque nous arriverons devant le sombre passage. Il nous attendra et, comme il savait si bien le faire, il nous sourira.

Antoine BLONDIN

Les gens qui cherchent aujourd'hui les écrivains de droite et ne les trouvent pas auraient intérêt à se rendre au cimetière. De même ceux qui nous demandent où sont nos maîtres...

Je ne pense pas que Robert Brasillach eût aimé s'entourer de disciples concertés. Il avait trop le goût des amitiés. Mais il y avait une leçon permanente à tirer de ses livres, de ses articles, de sa conversation, et c'était la leçon d'un cœur bien fait. Je dirai qu'il est peu de jours où ce cœur ne nous manque.

En réservant l'issue la plus virile à celui qui nous apprenait le sens des mots bonheur, légèreté, enfance, les destins ne se sont pas abusés : ils ont pris au sérieux, jusqu'à l'absurdité tragique, une œuvre, une vie, en qui s'accomplissait l'alliance singulière de la grâce humaine et de l'engagement militant.

Je ne crois pas qu'il soit bien honnête, ni profitable, de se dissimuler que Robert Brasillach fut un homme politique. Ses romans de charme — au sens le plus envoûtant du mot — recouvrent une compréhension aiguë des époques et des cités, des mœurs et des éthiques. Il était éminemment de son temps, cherchant, avec quelle sympathie passionnée, à en dégager une mythologie qui portât encore quelque douceur de vivre. En revanche, il lui voulait un style. Sa politique, là-dedans, fut d'un alchimiste qui souhaite de donner au crépuscule les couleurs de l'aurore.

Cet appétit, cet art de transmuer les réalités conduisirent ce poète politique à faire une politique de poète, la plus valable à mon sens, la plus généreuse en tous cas. Et de même qu'il savait susciter et goûter les saveurs d'une civilisation en perdition, de même s'efforçait-il d'estimer ses ennemis qu'il appelait « ses adversaires fraternels ». L'usage s'en perd. Il y a là aussi beaucoup d'enseignements à tirer.

C'est sous ce climat de tendresse pour le monde, sans

mièvrerie, que je situe à jamais Robert Brasillach. L'éloignement exemplaire où l'a placé son assassinat ne dissipe pas la chaleur prochaine qu'il faisait rayonner autour de lui. Il peuple toujours certaines de nos rues et certains de nos moments.

Et pourtant, je ne l'ai vu qu'une seule fois. C'était pendant l'occupation, à la terrasse de Flore. Jean-Paul Sartre passait sur le boulevard, fuyant vers une victoire certaine et confortable.

Il m'est arrivé de revoir Jean-Paul Sartre, entouré de jeunes camarades, assis comme nous l'étions ce matin-là, graves et captivés. J'en ai éprouvé comme d'un pincement. Ce n'est pas qu'il n'y ait place autour des guéridons pour toutes les jeunesses et toutes les écoles qu'on voudra, mais Brasillach...

Un maître, dites-vous ?

J'aurais bien aimé me promener avec lui.

Bernard de FALLOIS

Après dix ans

La mort n'a aucun sens, mais elle en donne un à la vie. Il y a dix ans que nous l'avons appris. Les balles qui ont abattu Brasillach, ce matin-là, l'ont fait entrer dans sa légende : mais cette légende était prête, il l'avait édifié lui-même, c'est son œuvre. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Depuis dix ans, tout a conspiré pour la recouvrir, pour l'étouffer : la rancune et la jalousie de certains adversaires soucieux de supprimer en lui un rival trop doué, le remords de beaucoup d'autres, le changement extraordinaire du public et du goût, et le reflux surtout, l'inévitable reflux qui entraîne, loin d'un écrivain disparu, les générations qui le suivent. Plus qu'aucune autre, on pouvait craindre que ce reflux n'emporte une œuvre où tout est fait de charmes si fragiles, si étroitement liés à une époque et à une figure vivantes. Mais ouvrons-la : ses charmes sont toujours aussi vifs, le même souffle doux et marin court à travers les lignes, les mêmes images se lèvent à chaque page. Brasillach est toujours vivant. Ceux qui l'ont connu peuvent évoquer ici ce qu'il fut, le jeune homme qu'ils ont aimé, l'écrivain avec qui ils ont correspondu. Pour qui ne l'a pas connu, il est d'autres correspondances. Pour ceux-là, les plus nombreux, Brasillach n'est pas tout à fait un ami, mais il est bien plus qu'un écrivain. Il est une sorte de fantôme familier, de relation très intime et très lointaine en même temps, qu'il leur semble parfois avoir, eux aussi, approché. C'est de ce fantôme que je voudrais parler.

Il n'est pas le seul, sans doute, à avoir eu en partage cette étrange familiarité, et Péguy, et Montaigne, ont peut-être été avant lui des hommes de cette race : c'est-à-dire qui prenaient plaisir à se raconter, à faire entrer leurs lecteurs dans le cercle de leurs amis, à les passionner pour leur histoire particulière. Et ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, égoïsme ni vaine satisfaction, mais plutôt au contraire une sorte de générosité, le goût de communiquer à des jeunes gens ce qui fit pour eux le poids et le prix de la vie. Car, comme c'est de la jeunesse surtout que parlent de tels écrivains, c'est à elle aussi qu'ils s'adressent. Est-ce si étonnant ? Les jeunes gens n'ont-ils pas, parmi leurs privilèges, celui d'avoir l'âge de la lecture ? Au fond, je crois qu'on n'écrit jamais que pour eux.

Brasillach avait beaucoup à leur dire. C'est pourquoi il écrivait tant, et de façon si naturelle et si aisée. Ses conversations s'ouvraient sur des articles, ces articles formaient des livres, et ces livres, à mesure que les années avançaient, devenaient de plus en plus importants : mais ils gardaient toujours le frémissement, la liberté des conversations premières, et c'est ainsi qu'on les lisait. Tout y était mêlé d'ailleurs, et le critique, le chroniqueur, le romancier n'étaient point des personnages séparés : les commentaires sur Corneille devenaient la meilleure explication du fascisme, et ces romans d'actualité que sont *La Conquérante*, *Les Sept Couleurs*, formaient le plus intelligent des commentaires sur Corneille. Aussi n'est-ce jamais l'impression de

désordre que nous laissent ces livres, mais au contraire celle d'une unité très profonde. On le comprendra mieux, plus tard, lorsque seront réunies les chroniques qu'il écrivait, chaque semaine, sur des livres dont la plupart sont aujourd'hui bien oubliés : car ces chroniques sont pour les lettres ce que celles de Colette ont été pour le théâtre de cette époque : par la magie du style elles nous restituent, non seulement l'analyse d'une œuvre, mais l'atmosphère d'une lecture, et le climat même, le temps même qui les a vues naître. Et ce ne sont pas là de simples impressions, pas plus que les images de ses souvenirs ne sont de simples images. Elles éclairent jusqu'au fond ce dont elles parlent, elles en dévoilent pour nous la vérité et la vie. Car avec les livres, comme avec les êtres, le don majeur de Brasillach était de se trouver d'instinct, si divers fussent-ils, mystérieusement accordé.

Cet accord se voit partout. Si la jeunesse et l'amitié sont les deux grands thèmes de son œuvre, ce n'est pas en vertu de quelque romantisme facile, mais parce qu'il voit en elles l'harmonie des forces vives, l'âge où les livres sont aimés avec ivresse, mais où la vie déborde toujours les livres, où le souci poignant de la nation peut s'allier à l'insouciance et au plaisir personnels, par une sorte de miracle éphémère. C'est cela, cette fièvre vivante, qui le séduit dans la jeunesse, et non la fièvre banale qui est son lot d'ordinaire. Et c'est pourquoi aux modes de son temps, à l'évasion, à l'inquiétude, aux êtres disponibles, à tous ces vocables un peu ridicules de l'après-guerre, nous l'avons vu toujours opposer une ironie et une sévérité assez saines. Car la jeunesse n'a d'autre signification que d'être la vie à l'état naissant, et tout ce qui l'attirait porte ce signe : il a aimé le cinéma, parce que c'était un art qui naissait sous ses yeux, et le journalisme, parce que les idées y sont encore fraîches comme des paroles vivantes. Atteindre cette vie, la découvrir, c'était pour lui le rôle du critique, et l'évoquer, l'éprouver, c'était le rôle du romancier, et il n'est pas interdit de croire que s'il est entré dans le combat politique, c'était encore pour elle, pour défendre ses acquisitions menacées, et que c'est pour elle, finalement, qu'il est mort.

Que cette contradiction ne surprenne pas. Elle ne fait qu'en résumer d'autres. Comme toute personnalité

véritable, Brasillach était double. Ce qu'il aimait chez ses écrivains préférés, de Virgile à Maurras, c'était de n'avoir renoncé à rien, ni au cœur, ni à l'esprit, et dans les figures de l'histoire, Chénier ou José Antonio, c'est qu'eux aussi avaient été des médiateurs, avaient essayé de rejoindre la tradition qui les avait fait et la révolution qu'ils voulaient faire. Et c'est pourquoi cet homme si simple, aux paroles si claires, aux positions si marquées, son œuvre nous étonne en fin de compte bien plus par ses contrastes et par ses nuances : l'oisiveté et le travail, la violence et la tendresse, l'indépendance et la fidélité, la dureté politique et la douceur des livres, le bonheur des rêves et une vue lucide sur le réel, la plage vierge et les théâtres enfumés, le Paris des bibliothèques et le Paris des rues nocturnes, tels sont les aspects de sa vie, éternellement unis, qu'il a présentés aux jeunes gens, et qu'il leur a enseignés à ne pas séparer.

Enseigné ? Le mot lui va bien mal. C'est par son regard, par une sorte de contagion insensible que cette œuvre transforme ce qu'elle approche. Tel est le dernier contraste de Brasillach, et le plus étonnant. Cet homme si présent, dont la production était si féconde, qui tint tant de place dans la vie littéraire de sa génération, rien ne nous frappe plus en lui que sa modestie, sa pudeur, sa discrétion. Nul ne s'est voulu, de façon plus immédiate et définitive, écrivain ; mais nul ne s'est jamais senti moins homme de lettres. Nul n'a parlé de lui davantage, nul n'a fait sur lui moins de confidences. Dans *le Grand Meaulnes*, qui fut un des grands romans de son adolescence, je pense que sa prédilection allait surtout au personnage du narrateur, de celui qui assiste, émerveillé, à l'aventure des autres. Et c'est ainsi que dans ses romans nous le voyons souvent se donner ce rôle, un peu en retrait, comme si son destin n'était pas de vivre lui-même, mais de contempler et d'ordonner celui de ses compagnons.

La discrétion d'ailleurs, est peut-être le grand secret de cette œuvre. Elle explique à la fois ce qui en fait le génie propre, et ce qui a empêché ce génie d'être jusqu'à présent reconnu et apprécié comme il le doit. C'est elle qui surveille constamment cette prose admirable, brillante de poésie et de vérité, toute parcourue de vibrations amicales, gonflée de songes et de mythes. C'est elle

qui ouvre cette critique à toutes les harmonies, et lui permet de pénétrer, parce qu'aucune ne lui fait ombrage, les personnalités les plus variées. Mais sans jamais s'imposer, sans jamais chercher l'illusion. Et c'est ce qu'inconsciemment certains lui reprochent. Nous vivons toujours, littérairement, sur les préjugés romantiques, c'est-à-dire que tout artiste se croit obligé d'être un charlatan. Brasillach ne le croyait pas. Il ne pensait pas que les livres doivent se substituer à la vie, mais seulement en prolonger le plaisir. Seulement, on aurait tort de croire que c'est là renoncer à l'art, ou l'amoindrir. Certes, Brasillach ne change rien au monde qu'il décrit, et sans doute pense-t-il que la vie est assez riche et assez surprenante pour que l'imagination soit bien inutile. Mais ce monde unique, c'est bien de lui qu'il tient ses couleurs. Ce monde où rien n'est ordinaire, où rien n'est servile ni médiocre, c'est sa main qui nous guide pour y entrer, c'est par ses yeux que nous le voyons, délivré, purifié, réduit à sa poésie et à sa beauté essentielles.

Voilà pourquoi Brasillach n'avait plus sa place parmi nous. Nous ne sommes plus au temps de la discrétion, ni de l'ironie et de la tendresse qui étaient les siennes. A beaucoup, sa mort est apparue comme une injustice, comme un de ces accidents inexplicables, de ces méprises tragiques, qui accompagnent immanquablement les révolutions. Je crains qu'il n'en soit rien. Par delà leur sottise effrayante, les petits soubresauts de leur conscience sanguinaire et bornée, ceux qui l'ont frappé voyaient assez clair. Ils avaient des adversaires plus implacables, ils en avaient de plus puissants, ils en avaient de moins purs. Ils n'en avaient pas qui fussent, comme lui, la négation vivante de ce qu'ils prétendaient instaurer. Ils n'avaient plus rien à redouter d'un homme de violence, mais ils avaient encore tout à craindre d'un homme de nuances. Et le sens de cette exécution dépasse de beaucoup la politique. Ce n'est pas un régime qui se débarrasse d'un opposant, c'est un certain monde qui se débarrasse d'un certain esprit. Au seuil de l'histoire qui se prépare, qu'on nous prépare, cette victime immobile et solitaire se dresse maintenant pour toujours, et son sacrifice nous montre notre avenir. Il fallait ce sacrifice pour que débute le nouveau règne, pour que s'abatte sur nous le temps de l'hypocrisie et de l'ennui.

Reste à savoir s'ils triompheront. Toute histoire a

ses surprises, et des retours imprévus. Les maîtres de l'heure ne s'en doutent pas. Pour eux Brasillach est hors de combat, enchaîné à son époque révolue, au côté des compagnons qu'il a chantés, condamné au même silence, et peu leur importe après tout que ce silence soit glorieux, pourvu qu'ils se taisent. Mais les œuvres ne se taisent jamais. C'est le privilège des écrivains que d'être ainsi pris dans leur temps, mais de pouvoir aussi s'en dégager, circuler librement à travers les années, et nous rejoindre de leur démarche légère. Brasillach le fait plus allègrement encore que les autres, et cette voix sans visage, depuis dix ans, continue de nous entretenir. A toutes les questions qui se posent à nous, il eût donné une réponse, mais je n'ai pas besoin d'hésiter pour savoir ce que serait cette réponse, je le sais. Les images fabuleuses que nous avons vues s'épanouir sur les écrans, je sais comment il les aurait regardées. De nouvelles modes se sont emparées de la jeunesse, et je sais qu'il les lui aurait expliquées, qu'il aurait parlé de l'engagement et de l'absurde comme il avait parlé de l'inquiétude et de l'évasion, en dissipant ces fumées. Je sais qu'il aurait vieilli, et que sa grande tâche eût été « *d'accepter la vie, les âges successifs de la vie, comme ils viennent, et de leur trouver une beauté propre, une beauté à chaque minute différente* ». Je sais qu'il aurait vu paraître, avec une grande curiosité, des écrivains plus jeunes que lui, et je sais comment il les aurait accueillis, avec ce merveilleux sourire que nous lui voyons sur les photos qu'il nous a laissées, où il y a tant d'indulgence et de compréhension à la fois, un sourire qui d'avance a tout deviné. Je sais tout cela. Je sais que son absence est une des plus lourdes que nous ayons à supporter, mais je sais aussi que dans certains cas — et c'est son cas — l'absence n'est pas l'absence, mais une présence continue.

André FRAIGNEAU

Première rencontre avec Robert Brasillach

Les jeunes écrivains de 1955 ne peuvent se faire aucune idée de l'importance de la critique littéraire à Paris il y a vingt ans. L'élite d'alors faisait confiance à trois ou quatre chefs de rubrique dont les feuilletons hebdomadaires étaient suivis passionnément par tous les acheteurs de livres, quelles que fussent les opinions politiques de ceux-ci et la « couleur » des journaux où les feuilletons paraissaient. Nul ne mettait en doute le désintéressement, la probité intellectuelle des augures. On appréciait aussi que les critiques dont les jugements faisaient autorité, eussent des tempéraments et des styles très affirmés. Le plus suivi, le plus prestigieux, était, sans conteste, Robert Brasillach. Il avait réussi ce tour de force de se faire lire par les pires ennemis de l'*Action Française* aussi bien que par les Camelots du Roi. En outre, il avait su inspirer aux Français gérontophiles, un respect unanime pour sa jeunesse. Ce benjamin des critiques décidait du sort de livres écrits par des hommes souvent plus âgés que lui.

On le savait inaccessible aux snobismes, aux pressions amicales, au lustre des réputations établies, aux maffias partisanes. Ceux qu'il attaquait, avec une verve merveilleuse et terrible, ne pouvaient que se désoler de n'avoir pas su lui plaire *en littérature*, car c'était dans le miroir d'un livre et dans ce miroir *seul*, que Brasillach se permettait de juger un écrivain, de le haïr ou de l'aimer. Ses attaques et ses louanges avaient un tel prix, que la seule chose redoutée par les auteurs était bien son indifférence. Ne jamais être cité dans le rez-de-chaussée de Brasillach, c'était ne pas exister. Ajoutons que les engouements de ses confrères, voire des autres signataires de son propre journal, n'influençaient

pas l'incorruptible jeune homme, décidé à faire seul ses propres découvertes et prendre seul ses responsabilités.

Si, débutant dans le roman en 1935, j'étais assuré que mon « apolitisme » foncier ne me nuirait en rien auprès de Brasillach, je pouvais craindre qu'en dépit des avis favorables des trois autres « grands », Jaloux, Thérive et Fernandez, mon nom ne parût jamais aux colonnes enviées du fameux feuilleton d'*Action Française* qui pareil en difficultés à la fleur nommée le « désespoir des peintres », eût pu s'appeler « le désespoir des écrivains ». Il n'entrait pas que de l'amour-propre dans mon dépit. J'étais alors plus curieux des êtres qu'aujourd'hui ; je rêvais d'échanges amicaux avec les esprits les plus vifs de ma génération. Une critique, bonne ou mauvaise, de Brasillach sur un de mes livres, m'eût servi de prétexte à solliciter un rendez-vous, à connaître la voix et le visage d'un garçon de mon âge avec lequel il n'était pas possible que je n'eusse des points communs. On m'avertit qu'à ce sujet, j'aurais probablement d'autres déceptions. Brasillach, grand travailleur, faisait fi des relations de hasard, refusait d'aller perdre son temps chez des indifférents, vivait pour sa famille et quelques intimes. D'ailleurs... son silence après les parutions successives de *Val de Grâce*, des *Voyageurs transfigurés*, de l'*Irrésistible*, paraissait me prémunir à jamais contre une déception d'ordre humain. En 1938, je publiai *Camp Volant*. Je sentais que c'était le meilleur de mes romans, mais l'antimilitarisme, l'anarchie souriante de son héros, Guillaume Francœur, ne me préparait pas à attendre sinon de la gauche, prétendue pacifiste, une sympathie compréhensive. Une notule indignée du *Populaire* m'ôta mes illusions. Quelques jours plus tard, le feuilleton de Brasillach parut, quatre colonnes étaient consacrées à *Camp Volant* (1) : feuilleton si affirmatif, si enthousiaste, si brillant et subtil à la fois, que, non seulement la carrière du livre en fut décidée, mais que moi, l'auteur, panégyriste des « amitiés stellaires », fus assuré de m'être fait un nouveau, un véritable ami. En effet, l'article, trop louangeur pour être cité en détail, se terminait ainsi : « *Pourquoi ne dirais-je pas qu'il y a peu de livres que j'aie lus*

(1) Les autres étaient réservées à la louange d'un livre de Marcel Arland : *Les plus beaux de nos jours*. J'étais en bonne compagnie.

avec plus de plaisir que Camp Volant ? *Peu de livres qui enferment d'une manière plus gracieuse la joie de vivre et la nonchalance de la jeunesse ?* » J'écrivis aussitôt à l'auteur de cet article imprévisible, le priant de me téléphoner pour fixer lui-même un rendez-vous. Le lendemain matin, chez Grasset, il m'appela. La voix chaude, enjouée que j'entendis pour la première fois, eut le timbre entraînant de *l'intimité quotidienne*. Sans la moindre timidité, je proposai à Brasillach de nous retrouver dans une heure, à la terrasse de Lipp. Brûlant d'impatience, je quittai mon bureau de la rue des Saints-Pères fort avant le moment du rendez-vous. N'était-il pas juste, d'ailleurs, que je précédasse l'augure inconnu qui m'avait comblé d'orgueil ? Inconnu... Une minute d'effroi. Comment le reconnaîtrai-je chez Lipp ? Mais je me rassurai, persuadé qu'il aurait *le visage de sa voix* : un visage plutôt rond, (la voix était ronde). Eclairé d'yeux bruns (la voix était brune). Une tendre lumière de Mai vernissait les toits et les arbres du boulevard Saint-Germain. Le clocher de l'église, les lointains du quartier latin proposaient ces nuances délicates que les descriptions parisiennes de Brasillach, romancier, traduisent avec tant d'amour. Je m'assis en plein air sous le velum léger de Lipp, émerveillé que les couleurs de cette matinée de printemps parlassent déjà d'amitié. Je n'attendis pas longtemps. Mon inconnu, fidèle à sa voix, traversa le boulevard. Je fus frappé par sa jeunesse. Hé quoi ? Le critique le plus redouté et le plus sagace du moment, l'auteur de plusieurs romans célèbres, le familier des Pitoëff, de Daudet, de Maurras, c'était ce garçon sans chapeau, à mèche noire, à fortes épaules de sportif, à démarche souple qui s'amusait, pour me rejoindre, à frôler les autos passant à toute vitesse entre nous ? Son regard, large et noir, protégé de grosses lunettes rondes, me reconnut aussitôt avant que j'eusse fait un signe. Je m'en étonnai. Il s'assit à mon côté, souriant largement, découvrant des dents très blanches : « Si je ne reconnaissais pas Guillaume Francœur, ce serait le comble ! » Et aussitôt de couper mes compliments préparés et de me remercier d'avoir créé un si gentil personnage. Puis, nous abandonnâmes la « littérature » pour parler de voyages, de vacances et de gens cocasses. J'étais émerveillé. Je n'eusse jamais attendu qu'un Normalien fut à ce point dépourvu de tout pédantisme et qu'un « intellectuel » s'amusât, avec tant de goût et d'expérience du « monde », à tracer le portrait des parisiennes frivoles que nous nous trouvâmes connaître tous deux. Brasillach riait beaucoup, et comme j'aime, de tout cœur. Son rire l'ouvrait jusqu'à l'âme et cette âme, entrevue, rassurait, réconfortait, éblouissait. Mais, à mesure que mon nouvel ami parlait, m'enrichissant de dons insoupçonnables, je sentais que je ne pouvais rien lui offrir *en retour*. Brasillach ne pouvait que donner. Il était cet ami frotté d'huile « qui vous possède et que l'on ne possède pas » dont parle Sénèque à Lazare le ressuscité, en désignant Jésus (dans le « Jardin de Bérénice »). Dès notre première rencontre, si frivole, je compris que les sources auxquelles celui qui devait devenir un martyr et un saint puisait sa force, étaient d'origine extra-humaine. Un mystérieux « noli me tangere » flottait autour de ce garçon chaleureux qui ne s'occupait que de moi, le protégeant de toute indiscrétion même amicale, comme les hublots de ses lunettes protégeaient le raisin sombre et velouté de ses prunelles. Nous nous levâmes ensemble ; nous entreprîmes une promenade côte à côte, sous le soleil de mai 1937.

1955. Brasillach marche toujours à mon côté.

Le Juge et l'Ecrivain

J'ai vu condamner la plupart des écrivains et journalistes déférés en 1945 aux Cours de Justice. Je ne m'en vante pas. Le spectacle fut toujours affreux. Cependant je n'ai pas assisté au procès de Robert Brasillach. Quelques mois plus tard, la robe de l'avocat m'eût permis d'être là, d'ajouter un cœur à tous ceux qui battaient pour l'écrivain le plus aimé, le plus proche des jeunes gens d'alors... Je réfléchis aussi que quelques mois plus tard eussent permis à la folie populaire de s'apaiser, aux magistrats de se ressaisir, qu'il est raisonnable d'admettre qu'ainsi Brasillach n'eût pas connu les rigueurs d'un verdict irréparable. Je me souviens seulement avoir tenté de franchir les portes de la Cour d'assises. Nous étions cent amis, cent élèves inconnus de vous, Robert Brasillach, qui ne voulions être, ce jour-là, que vos garçons d'honneur. Quand un matin de février, je lus qu'en dépit des prières et des avertissements, *ils* vous avaient assassiné. j'imagine que ma colère et ma souffrance furent celles de milliers d'autres jeunes gens. A la même heure, une génération tout entière portait votre âme en Paradis.

Avant vous, il y avait eu Chack, Suarez. Après vous, et comme si, par votre sang, vous aviez étanché la soif des vainqueurs, il ne me semble pas qu'il y ait eu d'autres suppliciés. Peut-être Paquis, qui vous suivit en effet ? Mais tel fut le retentissement de votre sacrifice qu'il fit reculer le bourreau. On continua de condamner, les greffiers, en lettres bien léchées, continuèrent d'aligner la mort dans leurs colonnes : on n'aligna plus les corps à Montrouge.

Cependant, que de condamnations ! Je songe à vous, Béraud, Benoist-Méchin, Cousteau, Rebatet, Beauplan, à vous, Maurras. Je songe à tant d'autres, pris au piège de leurs propres mots, cloués à la pointe de leur propre plume, pauvres corps désemparés, pauvres victimes expiatoires, scellées aux bois de justice par l'encre à peine sèche de leurs écrits.

(Et vraiment si ces images sont un peu baroques, je ne m'en plains ni ne m'en prive. Et si féroce est ma mémoire et si puissante est votre contagion, Robert Brasillach, qu'ayant à fixer, pour votre tombeau, ces drames déjà recouverts par d'autres, voyez, je ne trouve aujourd'hui d'autres mots que de chair et de sang !)

Au même moment, dans d'autres chambres, d'autres prévenus comparaissaient. Si bien prévenus que la prudence, les précautions, les provisions, l'épargne, faisaient leur chute facile et douce. Industriels enrichis dans le commerce de l'ennemi, commerçants experts en marques et en marks, marchands de canons, accapareurs de denrées, constructeurs de misères et de morts, je n'en sais guère, dont la peine ait excédé cinq ans de prison ! Tous à présent rendus à leurs boutiques et à leur coffre-fort, tous convertis en bons Français par la seule conversion de leur or en bons du Trésor !

Cette défaite de l'écriture, ce triomphe de l'écriture, cette hécatombe des mots, cette exaltation des mots, il faut enfin s'interroger sur ce phénomène. Qu'un général ait choisi d'assassiner l'éloquence en la personne du plus grand orateur de cette guerre, que les écrits aient pu paraître plus lourds que les gestes, les propositions plus offensantes que les dénonciations, les traductions plus criminelles que les trahisons, n'est-ce pas aussi la preuve que de cet interminable carnage de machines et de corps, l'esprit seul est sorti victorieux ?

On voudrait le croire.

Qui ne pardonnerait à tant d'injustice et tant de suprême hommage rendu à la suprématie de l'intelligence et à la liberté d'expression ?

Le malheur est qu'à ces condamnations extrêmes, je n'ai connu pour ma part d'autres motifs que la peur, la médiocrité, la haine, le mensonge ou la jalousie.

Dans un numéro spécial du mois d'août 1947, consacré à la justice, Marc Beigbeder, dont la sympathie n'allait pas précisément aux écrivains de la collaboration, ne pouvait s'empêcher de confesser son émotion devant la sévérité des peines prononcées. Tout se passe, écrivait-il, comme si l'écrivain était « *le bouc émissaire de l'incompréhension* ». La formule traduit bien, hélas ! l'état d'esprit des jurés populaires. Incapables de s'exprimer eux-mêmes, ignorants des conditions d'exercice de

la pensée, fermés aux servitudes de la plume, ces pantins, déguisés en juges, n'atteignaient, plus ou moins consciemment, qu'à sanctionner leur propre impuissance. Eblouis par le prestige des mots, ces cancres exigeaient des premiers de la classe une science, une prescience, une lucidité, une infaillibilité également impossibles.

Ils oubliaient ou, disons-le, ils méconnaissaient que l'écrivain, le journaliste sont les derniers à tenir les secrets du présent et les clés de la vérité. L'écrivain rêve l'histoire plutôt qu'il ne la fait. Son œuvre est un pari. Le journaliste écrit dans l'instant, sous la pression de l'événement, à la faveur de l'enthousiasme ou de la fureur. L'un et l'autre privilégient, tronquent, truquent, troquent le vrai pour le vraisemblable, le vraisemblable pour le possible, le possible pour l'inespéré. Bref tous deux trompent, se trompent. L'erreur seule en fait des artistes.

Que les imbéciles ou les analphabètes aient négligé ces lois de l'écriture, absolution leur soit donnée. Mais qu'à ces vices naturels, les juges de profession aient encore ajouté par le mensonge, voilà l'impardonnable.

Toute ma vie, cet exemple occupera ma mémoire :

Fait prisonnier en juin 1940, un écrivain avait tenu son journal. Les pages qu'il en crut pouvoir publier dans un hebdomadaire parisien en 1941 le dépeignaient, cherchant en vain le sommeil dans un immense rassemblement de prisonniers, quelque part, aux confins de l'Alsace et de l'Allemagne. Pour ce commandant de chasseurs-alpins, engagé volontaire à 57 ans, l'épreuve n'était pas nouvelle. Il l'avait connue vingt ans auparavant. Or, tandis qu'il rêvait, parmi les derniers feux de cette première nuit de captivité, la jeune sentinelle allemande, chargée de monter la garde à la lisière du camp, s'étant assoupie, vaincue par le sommeil « *et la regardant dormir*, confessait le journaliste, *je ne me retenais pas d'éprouver pour ce presque enfant la tendresse d'un aîné pour son frère cadet* ».

Je jure ici que tel était bien le texte de mon écrivain, je jure aussi que la page était belle, et fière et noble, et légitimement émouvante.

Or, veut-on connaître ce qu'elle devint sous la plume du commissaire du gouvernement ? « X, pouvait-on lire dans l'acte d'accusation, *va jusqu'à considérer le soldat allemand comme son frère cadet !* (sic) » En foi de quoi la réclusion à perpétuité fut requise contre l'écrivain, et malgré la rectification indignée des défenseurs, votée d'un cœur allègre par l'unanimité des jurés !

A ce témoignage, je ne peux ajouter qu'une considération. La condamnation de l'écrivain par le juge est d'autant plus navrante et méprisable qu'elle se prévaut presque toujours de l'acquiescement tacite de l'accusé. S'il est vrai qu'on ne peut, sous peine de mal juger, séparer une phrase de son contexte, ni le fragment, de l'œuvre entière, comme l'auteur ne s'associerait-il pas à la condamnation demandée contre tel ou tel passage de ses ouvrages, dans lesquels il ne se reconnaît plus lui-même ? Le propre de l'écrivain n'est-il pas de se mettre perpétuellement en accusation ? Chaque rebondissement de son œuvre n'implique-t-il pas une mise au bûcher de ses écrits antérieurs ? Ainsi Béraud n'a pas été frappé pour son activité de journaliste sous l'occupation. Il a payé le prix d'un panphlet trop célèbre écrit dix ans plus tôt. Ainsi j'imagine encore que retransmis par le truchement du disque, le son même de leur voix dut plus d'une fois paraître étrange aux accusés condamnés à s'écouter !

Les mots, moins encore que les lois, supportent la rétro-activité...

Tandis que j'écris ces lignes, j'essaie de deviner quels sentiments peuvent animer aujourd'hui ceux qui, dans le tohu-bohu d'une prétendue libération, ont cru s'affranchir à leur tour, en envoyant Robert Brasillach à la mort. Sans doute, dix ans plus tard, ont-ils quelque peine à se retrouver dans leurs personnages de justiciers implacables et aveugles ? Sans doute tentent-ils de reporter sur l'entraînement de l'époque, l'influence d'une presse à sens unique, la toute-puissance des mots d'ordre, l'envoûtement de la propagande, une responsabilité qu'ils ont, quant à eux, assumée autrement que sur le papier ?

Sans doute enfin redoutent-ils, demain, la condamnation qu'ils ont eux-mêmes infligée hier ?

Mais non, juges dociles, dormez en paix.

Condamnés, vous l'êtes cent fois déjà : par l'histoire, par l'oubli, par le mépris d'un peuple, par la gloire croissante de vos victimes.

Vous ne méritez plus que d'être plaints...

Jacques ISORNI

Le 5 Février 1945

Par un coup de téléphone du Directeur des Affaires Criminelles, j'apprends, à 12 heures, que le recours en grâce a été rejeté par le Général de Gaulle.

L'exécution doit avoir lieu le lendemain matin.

Je vais à Fresnes. Dois-je faire connaître la nouvelle dès maintenant à Robert Brasillach ? Avec un autre que lui, je n'hésiterais pas : je me tairais... Avec lui ?

Je pars, sans m'être décidé. J'agirai selon ce que le moment me dictera.

Pour la première fois, peut-être, quand j'entre dans la cellule, à 15 heures 45, il est grave et ne sourit pas. Pour la première fois, il n'est pas rasé de plusieurs jours. Il voit vite à mon visage que je n'apporte pas de bonnes nouvelles. Je lui dis que Mauriac, qui m'a téléphoné, est pessimiste. Il me répond qu'il n'a jamais véritablement espéré.

Il me questionne sur mon entrevue avec le Général. Il s'intéresse à l'aspect et à l'attitude de l'homme. De là nous venons à parler de son style. Il le trouve très « style militaire », genre « proclamation aux troupes » ou « citation à l'ordre du régiment ».

Il fait visiblement un grand effort pour ne pas parler de la seule chose qui nous occupe entièrement tous les deux ; il discute de la portée et de la part personnelle du Général — moins importante qu'on le dit — dans ses œuvres. Mais sa voix est très lente et serrée dans la gorge. Je lui propose d'aller voir à la 3e division Maurice Bardèche, qui doit être anxieux, et de revenir. Il est d'accord.

J'annonce à Bardèche la terrible nouvelle. Il est saisi d'un immense désespoir, secoué de violences et d'impuissante colère. Il va d'un mur à l'autre du parloir et les larmes lui coulent des yeux. Il me supplie de tenter encore une démarche auprès du capitaine Schumann (1). C'est d'ailleurs déjà fait. Lorsque je reviens à la cellule

(1) C'est une intervention de Brasillach qui avait sauvé Jean Cavaillès, collaborateur de Schumann, exécuté ensuite au cours de son transfert.

de Robert Brasillach, le coiffeur est en train de lui faire ses offres de service. Robert Brasillach lui donne une tape amicale dans le dos et lui dit en riant très fort : « Non, ma vieille, pas aujourd'hui, demain matin ce sera beaucoup mieux. »

Je m'asseois sur le lit à côté de lui. L'entrevue avec Bardèche a dû davantage encore bouleverser mes traits. Il *sait* — c'est manifeste — que ce sera pour demain matin. Je n'ai pas à le lui dire.

Il m'invite à le laisser, il pense que j'ai autre chose à faire.

— Je ne veux pas vous laisser seul.

— Oh ! j'aurai tout le temps d'être seul... Il faut que je m'habitue.

Il me donne quelques lettres à poster pour ses meilleurs amis. Il ajoute :

— Il n'y a qu'à ma pauvre maman que je n'ai pas encore eu le courage d'écrire. Pauvre maman, elle..., et un long soupir.

Je lui dis que des milliers de gens sont avec lui et lui demeurent fidèles.

— Je sais.

Nous sommes toujours assis côte à côte.

— Ne parlez pas pour moi, lui dis-je en posant ma main sur son genou. Je suis simplement près de vous.

Il me regarde alors avec une douceur et une bonté qui sont, à cette minute, déchirantes.

Nous restons quelques instants silencieux. A un moment, il se lève, il prend dans ses papiers une petite photographie au dos de laquelle il a écrit pour moi : « En souvenir. » Il faut que je reparte. Il faut à nouveau joindre Schumann.

— C'est inutile, fait-il, très ferme, *mais il le faut.*

J'ai l'impression que c'est pour les siens seulement qu'il souhaite cette ultime démarche.

Au moment de nous séparer, nous nous embrassons. Je ne crois pas qu'il ait, à ce moment, la plus infime espérance. Puis, lorsque je franchis la porte, il me serre avec force la main. Nous ne disons pas un mot, mais il est évident que, l'un comme l'autre, de toute la force de notre émotion, nous pensons ensemble à « demain ».

Ce mot — qui porte son destin tragique — se lit peut-être dans nos yeux. Mais il restera au fond de nous-mêmes.

Marcel JOUHANDEAU

Rien ne me semble vulgaire, surtout s'il s'accompagne du moindre profit, de grands honneurs et de sanglantes vengeances, comme le triomphe qui suit les victoires, même des plus justes causes.

Rien ne me semble au contraire sublime, comme de sombrer injustement dans l'ignominie, quand on est sûr de laisser derrière soi à ses amis et aux siens un souvenir qui ressemble à ce que tout le monde considère comme sacré : je pense à la croix de Jésus-Christ et à l'échafaud de notre dernier Roi.

Brasillach était dans la longue théorie de ces victimes, et qui aujourd'hui n'envierait son destin, qui lui épargnait d'assister à nos débâcles, celles de la France, bien sûr, mais celles aussi de l'humanité, qui se voit disputée inéluctablement par deux monstres, dont on peut seulement se demander avec angoisse lequel se révèlera le plus odieux ?

Roland LAUDENBACH

Le Procès

Robert Brasillach, contrairement à la rumeur, n'a pas été seul à bien tenir son rôle à son Procès. Le Président Vidal, l'avocat général Reboul (qu'ils ne m'en veuillent pas de ne pas avoir encore oublié les noms de leurs falotes personnes), les jurés de marbre (pas une question, pas un mouvement, pas un cillement, rien) ont accompli la besogne exacte que l'on attendait d'eux. Sans doute chacun savait que Brasillach n'était ni un des

bourreaux d'Oradour ni un complice de Joinovici, ni même un de ces innombrables boutiquiers ou négociants qui, écoutant le soir la radio anglaise, fournissaient le matin les Allemands en vin de champagne, voire en avions. Mais il était tacitement convenu que Barrès ayant coopéré à la victoire de Verdun, Gide et Cocteau à la défaite de 40, Brasillach devait être à son tour considéré comme solidaire de tous les crimes et forfaits commis pendant quatre ans et dont, en ce 19 janvier 1945, la liste était loin d'être encore dressée. En outre, peu certains de tenir jamais les *vrais* coupables — s'ils se cachaient trop bien, s'ils étaient trop puissants, s'ils avaient trop habilement caché leurs jeux — moins certains encore de tenir un jour *tous* les coupables (fallait-il descendre jusqu'au typo, jusqu'au tourneur, jusqu'au conducteur de locomotive ?) il fallait être d'autant plus intransigeants avec celui-ci, d'autant moins disposés à l'écouter, d'autant plus décidés à en finir, qu'il était solitaire, désarmé et imprudent. Je répète qu'il ne faut rien reprocher au juge et au Procureur, sinon d'être juge et procureur. C'étaient des somnambules, pris dans le même rêve, la même peur, la même nuit que l'assistance. Ils savaient (n'étaient-ils pas bien placés pour le savoir ?) que la France avait collaboré, — en même temps qu'elle avait résisté, — donc qu'il y avait eu des collaborateurs, donc que Brasillach devait mourir. Nul ne pouvait, sur le moment, reconnaître que l'erreur sur la personne était flagrante, nul que Brasillach lui-même, mais qui n'ayant aucun pouvoir de dissiper ce malentendu d'ordre quasi-mystique n'avait d'autre parti à prendre que de s'y résigner, ce qu'il fit avec le calme souriant que l'on sait.

La nouvelle de la condamnation à mort fut accueillie (je ne parle pas de l'assistance) dans l'indifférence générale. On avait déjà vu tant de choses, il y avait depuis 40 tant de sang sur tant de mains ! Innocent, pas innocent, qu'est-ce que cela pouvait faire ? Un de plus, un de moins, en face des charniers qu'on venait de découvrir ? Les écrivains, presque tous, à part quelques-uns qui espéraient ressembler à Saint-Just, furent seuls frappés de stupeur. C'était qu'il ne leur fallait pas beaucoup d'imagination pour se voir à la place de Brasillach. Evidemment (ceci, tout de même, pour établir une différence rassurante) il avait dirigé un hebdomadaire politique. Mais il y avait ceux qui avaient comme lui fait le voyage

de Weimar, ceux beaucoup plus nombreux, qui avaient comme lui publié des livres sous l'occupation, ceux qui avaient simplement pris le thé à l'Institut Allemand (en essayant de ne pas remplir de fiche et pour représenter la Civilisation, bien sûr), ceux qui avaient fait jouer des pièces sans interdire l'accès de leurs théâtres aux soldats verts.

L'hypocrisie et la peur ne furent pas les conseillères de la sourde colère qui s'empara alors de quelques-uns : Marcel Aymé, Jean Anouilh, Thierry Maulnier, François Mauriac essayèrent d'empêcher l'inévitable. Il ne serait pas dit que Brasillach mourrait sans qu'un seul cri fût poussé, mais il n'y avait pas d'oreilles pour l'entendre.

Pour moi, qui n'avais jamais rencontré Robert Brasillach qu'une fois, par hasard, à la terrasse d'un café avant de le voir debout entre deux gardes mobiles, la figure un peu pâle, je n'oublierai jamais ce mois de janvier, cette attente, la longue nuit du 5 février, l'aube du 6... Jean Turlais qui s'était engagé dans l'armée de Lattre allait mourir sur le Rhin d'un éclat d'obusier qui ricocherait sur un toit et je ne l'apprendrais que le jour de la Victoire. Ce n'est que de ce jour-là que les deux morts différentes et fraternelles de Brasillach et de Turlais, l'une provoquée par des fusils français, l'autre par de l'acier allemand, se confondraient à mes yeux pour toujours. Je ne connaissais pas encore, le soir du Procès de Brasillach, les admirables poèmes de Turlais, qu'il avait tenus secrets, mais c'est ce soir-là pourtant que, les connaissant, j'aurais pu faire miens ces vers :

« Que l'on jette mon cœur où pèse la balance
Il aura plus d'honneur avec les méprisés. »

Jacques LAURENT

Brasillach à Sainte-Geneviève

Sa mort a fait de Brasillach un poète. Ses dernières heures il les aura passées à rimer classiquement. Il avait Chénier auprès de lui. Il s'était souvenu de Chénier non pas tant parce que ce poète était un de ceux qu'aimait Maurras, avec lequel il n'avait pas beaucoup de goûts littéraires communs, mais parce que Brasillach, quelque âge qu'il eût, était un collégien, exactement le collégien qui a passé ses bachots l'année précédente, qui a gardé son Desgranges et une nostalgie des heures protégées où l'on débat de grands hommes et de grands vers entre les deux roulements de tambour des récréations, pendant que tourne une aiguille qui ne conduit pas à la mort, comme celle de Chénier, mais à l'examen au bout duquel les murs du collège s'abattront et commencera la vie.

Je me rappelle avoir été interrogé par Brasillach sur mon sujet de français au bachot. Ce sujet était à peu près : « Pensez-vous que les humanités apportent une aide dans la vie, et notamment dans les circonstances graves ou dramatiques. » Cette conversation avait lieu à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, qu'il aimait. Il y apparaissait entre deux voyages. Il devait y retrouver les murs fermés et calmes du collège. Brasillach, qui me semblait vieux et ne l'était pas, avait le même goût que les jeunes bacheliers pour ces interminables conversations graves où l'on finit par se disputer sur l'existence de Dieu. Je reviens là-dessus : ce sont des conversations d'êtres protégés, des loisirs d'avant la jungle. Ensuite, on n'a plus de temps et des dents plus dures. C'est pendant les récréations de sixième qu'on se sépare entre Athéniens et Spartiates, et n'oublions pas que, jusqu'au baccalauréat, des enfants que d'insouciantes familles croient frivoles ou studieux, sont continuellement con-

viés à se passionner et à raisonner sur le choix de Titus ou celui de Coriolan.

Brasillach, ce jour-là, était assis dans l'un de ces rayons de soleil d'été qui prennent, dans les bibliothèques, l'ardeur d'une promesse extérieure aux livres. Il avait trop chaud, et transpirait imperceptiblement.

« Vous avez naturellement répondu oui », me dit-il.

Je ne sus comment interpréter ce « naturellement », ayant au contraire hésité entre l'éreintement ou l'éloge des humanités. Je pensais que, me sachant lecteur de Maurras, Brasillach me jugeait obligatoirement déterminé à ce choix.

— Bien sûr que les humanités aident, la belle questions ! reprit-il. La vraie question aurait été de demander si l'on en voulait, de cette aide, si c'était bien.

Je rappelle que cette conversation avait lieu dans une bibliothèque, donc à voix basse. Brasillach avait ainsi l'air de me transmettre un secret. Ou plutôt, c'est dans mon souvenir que l'affaire prend des mines de conspiration. A la vérité, les enfants sont trop habitués à parler bas pour s'en étonner. En classe, en étude, même à la maison, on exige d'eux le silence, comme s'ils étaient les détenteurs d'un mystère dont on craindrait qu'ils le trahissent. Avec les prisonniers, ils sont les seuls êtres tenus de se confier qu'il fait beau aujourd'hui avec les apparences de la dissimulation. Seuls les amants utilisent ces chuchotement pour des riens, ou les athlètes défaillants qu'on interroge après l'exploit. Bref, le chuchotement allait bien à Brasillach.

Il était en effet l'enfant terrible et durable auquel n'a pas pensé Cocteau. Ses mythes n'étaient pas faits, comme ceux des amis de Dargelos, de poisons et de vols entrelacés dans des lieux clos, meublés de draps défaits et de bustes. C'étaient des mythes pourtant.

Des mythes salubres à vue de nez. Ceux d'une époque qui découvrait le plein air et les éléments. Tout à coup, les jeunes gens avaient décidé de montrer leurs jambes sur les routes, de porter des sacs, de dormir sur la terre sous un frêle abri de toile. En hiver, ils recherchaient le froid. Ils s'imposaient la vie que, dans les manuels de Malet et Isaac, le réformateur antique qui va réussir impose à ses jeunes guerriers. Cette frénésie n'était pas politique. Elle a enfanté les Auberges de la Jeunesse, qui

étaient de gauche, mais Brasillach regardait comme des frères les garçons et les filles des Auberges et l'expression « Auberge de la Jeunesse » pourrait servir de titre à une partie de son œuvre.

Pour Brasillach, les Auberges de la Jeunesse n'étaient pas seulement celles que le goût de la fatigue sous le ciel, loin des adultes, faisait naître au bord des routes, non pas seulement les chalets de montagne, les roulottes, mais aussi deux édifices bien différents, les théâtres et les casernes.

Je n'ai jamais été sensible à la pensée politique de Brasillach. Je ne l'ai pas trouvée. Je ne connais que sa pensée poétique, faite de ses emportements dans ses goûts.

Le terme de « caserne » que je viens d'employer ne convient pas tout à fait. C'est « camp » qu'il faudrait dire. Le camping, Brasillach, après l'avoir aimé, l'a rêvé, non plus comme un jeu factice, mais comme un jeu dangereux, et armé. Le matériel de camping, il suffit d'un peu d'imagination pour en faire un paquetage de fantassin. La course des jeunes skieurs, qui inspira à Brasillach un article exalté, prenait plus de sens, doublée par une course ennemie de l'autre côté de la crête. « Castra » est un des premiers mots latins sur lequel, lassés par les roses, les professeurs attirent l'attention des enfants, à cause de la singularité de son pluriel. L'enfant Brasillach avait dû frémir à ce mot net, qui est dur et fermé comme un casque. Les poètes associent les mots selon une contagion phonétique ou humorale. D'une jeunesse campante en été, il n'a fallu à Brasillach que repasser par le camp de César pour admirer celui de Nuremberg.

Le mot de « jeunesse » l'électrisait. Il a rêvé de camps qui eussent été guerriers pour ne pas être gratuits et qui n'eussent pas comporté les adjudants et les colonels des casernes françaises, c'est-à-dire les adultes.

Brasillach, c'est le jeune homme qui, à dix-huit ans, s'émeut au souvenir de ses dix-sept. Jeune, il a écrit des souvenirs de jeunesse. Son poème était un camp, une marche hors de la Carte du Tendre sur celle du Risque et de l'Amitié. S'il y a une inspiration guerrière chez Brasillach, c'est par amour de l'amitié.

Le poème qu'il a écrit à travers ses romans et ses articles sort toujours de la ville en direction de la campagne, du soleil que les Français étaient en train de

découvrir, se ruant vers un midi jusque-là désert en été. Encore qu'il ne fût pas du bord de ceux qui les décidèrent, il est le chantre des congés payés et de la fuite des citadins, des jeunes, les seuls qui l'intéressaient, vers la Méditerranée. Quand on prononce devant moi, brusquement, le nom de Brasillach, je ressens deux qualités de lumière, cette lumière d'été sous laquelle on marche et qui s'associe avec les vacances offertes par le Front Populaire et avec les guerres de ce temps-là, qui recherchaient les chaleurs de l'Espagne ou de l'Abyssinie. Deuxième ton : le gris de l'hiver 1945, où le poème prend fin.

Son poème est celui de jeunes gens en voyage, en dur commerce avec les éléments, joyeux d'avoir oublié les adultes, les ayant tout de même emportés au fond du sac, sous leur couverture déchirée.

Aussi eut-il la rage de raviver et de rajeunir les écrivains illustres. S'il s'est jeté sur Corneille, c'est pour en faire un jeune homme de plein air alors que Thierry Maulnier apprenait Proust et la philosophie à Racine.

Les garçons et les filles que son imagination chérissait sur les routes, il les aurait voulus héritiers d'une civilisation jeune. Il croyait le trouver, ce goût de la jeunesse, dans les régimes totalitaires. Et quand il voyait des gosses que leurs parents traînaient, bien astiqués et bien emmitouflés aux terrasses des cafés du dimanche, il enviait pour eux les simulacres guerriers que les dictatures voisines offraient à leurs adolescences. Je crois aujourd'hui que cette question qu'il posait dans le rayon de soleil de Sainte-Geneviève était l'écho d'une brisure intérieure :

— Est-ce que les humanités ne nous vieillissent pas ?

C'était une question qu'à mon âge je ne pouvais pas me poser. Au sien, les héros dont j'étais encore en train de faire la conquête commençaient d'entrer dans la fable et il s'en inquiétait. Cette fable était-elle tonique ? N'empêchait-elle pas de vivre ?

Poète du camp, il était pourtant le poète du théâtre. Il a si bien évoqué l'attente du lever du rideau, l'apparition de Ludmila Pitoëff que si l'on me parle de Ludmila Pitoëff je ne sais plus s'il s'agit de la sienne ou de la mienne. Il est si bien resté l'homme du collège que son inspiration s'est partagée entre la peau nue et le camp des vacances et l'excès de vêtements et de draperies du

théâtre. Et je ne sais pas non plus s'il évoque ma jeunesse ou la sienne lorsqu'il peint ces lentes sorties du théâtre, par des soirs chauds. On discute de la pièce. On discutera interminablement en tournant autour des pâtés de maison, comme si l'on rentrait de classe.

Les rues de la ville sont pour Brasillach les couloirs d'une académie. On y poursuit les grands propos du théâtre, on y continue les discussions du lycée. On y enrichit son amitié grâce à la nuit. Pendant ces discussions, il est arrivé que le temps redevienne historique.

Devant la déclaration de guerre, Brasillach a dû ressentir l'émoi qui le prenait aux trois coups de la scène. La France devenait un camp. L'Europe, le théâtre et le camp se mêlaient et les adjectifs venaient à Brasillach pour poursuivre un poème alors que les apparences avaient cessé d'être des apparences.

Brasillach a été tué par les adultes. Ils ont réuni un conseil de discipline. Cocteau, pour expliquer l'impunité de Dargelos, observe que la peine de mort n'existe pas dans les lycées. Or, la peine de mort était à la mode, cette année-là, en France, et Brasillach fut bien un poète assassiné dans la mesure où son mythe n'avait jamais été politique. Il le sentit si bien qu'il se mit à écrire en vers.

Pendant qu'il écrivait en vers, les adultes jugés ou jugeant se révélaient aussi adultes les uns que les autres par leurs bonnes raisons et leur haute tactique. Brasillach, au mot de mort qui lui est dit par des gens qui ont le pouvoir de la lui donner répond « C'est un honneur ». Même le chroniqueur de « Combat » en est troublé. Bien sûr : ça lui dit quelque chose. Cela lui rappelle le lycée et ses altitudes familières. Il se souvient du thème qu'on lit d'un air blasé et qui finit par « Alors il se leva et dit : C'est un honneur ». Il entend la voix habituelle du professeur qui annonce : « Pour mardi matin, vous irez jusqu'à : C'est un honneur. » Le vieux souffle un peu fêlé des humanités vient de passer — frais comme l'œil. Plaisir à Corneille.

Et pour en finir avec cette conversation de rien du tout, ce matin-là à Sainte-Geneviève, Brasillach me dit à la fin :

— Les humanités aident à vivre, oui, je crois. Peut-être qu'elles esquintent parce qu'elles rassurent. En tous cas, je suis sûr qu'il y a un moment où elles ne servent plus à rien... au moment de mourir.

Elles ont servi. Elles ont fait cadeau à un poète d'un copain-frère, poète aussi qui lui a tenu la main. Et voici Brasillach ravi par les humanités à son tour. Son poème final jailli d'un autre poème final, aidera peut-être un autre mourant à se bien comporter.

Trois ans de khagne à Louis-le Grand

(1923 - 1928)

De tous les dons précieux que les bonnes fées de la littérature lui avaient accordés au berceau, le plus surprenant chez Brasillach était bien cette fraîcheur d'âme avec laquelle il aimait les livres inscrits au programme de nos études : on eût dit, à l'entendre parler, qu'ils étaient nés d'hier. La « première » de *Bérénice* avait eu lieu la veille ; Virgile était un de nos camarades, guère plus âgé que nous, et si nous ne pouvions pas le rencontrer dans les rues du Quartier Latin au cours de nos sorties du jeudi ou du dimanche, c'est qu'il faisait ses études un peu loin, à Rome ; même à l'ennuyeuse *Constitution d'Athènes* il trouvait un charme récent, et citait la phrase dont Jules Lemaître l'accueillit quand on eut découvert au British Museum, en 1881, le manuscrit jusque-là ignoré : « Notre éminent confrère Aristote vient enfin de publier cet ouvrage qu'il nous a fait attendre si longtemps... »

L'amour des lettres, tel qu'il est autorisé dans les khagnes, ne peut que brûler d'un respectueux désir devant de belles mortes : affaire d'érudits, matière d'examens. Mais pour Brasillach elles ne cessaient pas d'être vivantes. Je me demande si ce n'est pas à lui qu'on doit d'avoir vu sortir, de notre promotion de Louis-le-Grand et de la suivante, tant d'écrivains qui n'étaient entrés là que pour devenir des professeurs obscurs et remarquables. Si c'était lui, en bavardant, en écrivant, qui leur avait découvert, au cours de ces trois années d'internat, l'éternelle jeunesse des chefs-d'œuvre,

et qu'on ne peut mieux en révérer les auteurs qu'en s'efforçant de prendre leur suite ?

Il vivait dans la littérature comme dans son élément naturel, sachant par cœur une quantité effrayante de vers, Rostand, Coppée, Hugo ; et doué d'une mémoire si extraordinaire qu'elle ne nous étonnait même pas. Il lisait avec une rapidité prodigieuse livres et journaux dont il retenait jusqu'aux détails avec une sûreté de plaque photographique ; et son puissant appétit de lecture le conduisait sans fatigue des plus grands aux plus petits écrivains, — aux moindres articles des *Nouvelles littéraires* apportées dans notre cloître le vendredi matin par un externe, — aux comédies latines de Hroswitha qu'il avait dénichées à la bibliothèque Sainte-Geneviève et dont il traduisait des scènes. A peine paru, à peine exposé aux vitrines des librairies, tout livre nouveau était bientôt entre ses mains : je repense au *Bachelier sans vergogne,* qui enchanta notre premier hiver.

Monsieur le Censeur, personnage lointain, passa un soir à l'heure du coucher dans notre dortoir. Brasillach, déjà au lit, bouquinait. Une petite conversation se tint entre eux deux. Le censeur parti : « Qu'est-ce qu'il t'a dit ? — Il a voulu voir ce que je lisais : Ah ! Colette... Elle écrit très bien, Colette, évidemment, évidemment. Vous êtes premier en français, n'est-ce pas ? Mais vous pourriez lire autre chose : de l'histoire, par exemple, de l'histoire. C'est très intéressant aussi, l'histoire, très intéressant. Et puis, au moins, en histoire, il y a *des faits,* n'est-ce pas ? » Comme si nous n'en avions pas absorbé aussi, de l'histoire, et Brasi avec nous, et à haute dose, à pleines journées, jusqu'à en avoir un écœurement de *faits !*

Qu'il trouvât le moyen d'écrire, cela ne nous surprit pas non plus au bout de quelques jours. Il avait toujours écrit, semblait-il, en même temps que lu. A peine sorti de l'alphabet, *Salammbô :* « Je n'y ai absolument rien compris », avouait-il de sa voix égale. A neuf ou dix ans, un prix de poésie lui avait été décerné par de quelconques Jeux floraux pour une ode au général Joffre ; vers la treizième année, il eut l'honneur de se voir refuser par la *Revue des deux mondes,* une *Sophonisbe,* tragédie en cinq actes et en vers : « On me l'a renvoyée avec des compliments, c'était très bien, mais le genre était un peu démodé. » Tout cela nous semblait hautement

comique, et à lui aussi. Un jour qu'il sollicitait du surveillant général un billet de sortie impromptu, le brave homme, aux oreilles de qui sa réputation était parvenue, lui répondit, mi-goguenard, mi-curieux : « Si vous me le demandez en vers. » Brasillach répéta aussitôt sa requête sous la forme d'un quatrain parfaitement régulier.

Nous ne l'avons jamais vu perdre sa tranquillité souriante, sa gentillesse amusée. Et pourtant, dans cette étude d'hypokhagne où nous étions embarqués depuis le début d'octobre et où il nous avait rejoints en novembre, notre équipage débraillé offrait un pittoresque qui en eût rebuté plus d'un. La voix forte pour débiter des cuistreries ou des grossièretés, les pieds bruyants, la gaieté aussi, on piochait du latin, du grec, on apprenait de l'histoire dans une atmosphère de chambrée : vieilles tables gravées au couteau, chaises peu sûres, casiers incommodes, lumière avare dès que s'allumaient les lampes... Brasillach, qui n'avait rien d'un troupier, ne manifesta jamais de réprobation devant le laisser-aller de notre caserne et s'accommoda très bien d'en subir gentiment les usages. Du moment qu'il était libre de lire et d'écrire à sa guise... « Cela me serait absolument égal de passer plusieurs mois en prison, disait-il, si j'étais sûr d'y trouver des livres en quantité suffisante. » Nous protestions à grands cris contre une si terrifiante évocation.

Quand les saisons eurent tourné dans le ciel, que l'hiver se fut éloigné, les journées devenues plus longues, plus claires, plus douces, nous pûmes nous asseoir dans les cours du lycée sur le pavé dur, le dos contre une grille ; et aller même, mais en cachette, jusque dans la cour d'honneur pour nous y étendre à même le sol derrière une haie de buissons décoratifs. Et que d'immenses bavardages se sont envolés entre les murs de cette grande cage de pierre ! Quand, réveillés de bon matin dans notre dortoir par le soleil qui jaunissait les longs rideaux, il prenait fantaisie à quelques-uns de nous de descendre en étude avant la sonnerie fatidique de six heures, pour travailler, ou simplement pour respirer l'air de l'indépendance dans une salle de classe abandonnée tandis que dorment encore les emplois du temps, Brasillach était des nôtres, et il nous faisait le thé ou le café.

Sa case contenait un réchaud à alcool dont il se servait beaucoup : il a toujours aimé faire la cuisine et improviser des repas. Et certainement ce précieux ustensile lui représentait quelque chose de plus : il lui rappelait, dans son existence de pensionnaire, les dînettes de vacances sur les plages ou en montagne, — objet resté par hasard entre les mains d'un naufragé et qui témoigne d'un univers perdu. Quels échos éveillaient en lui ces gestes tout banals d'amitié ? Nous ne cherchions pas à les entendre, tout à la joie bruyante de l'instant. Nous ne nous apercevions même pas qu'étaient en train d'éclore, — entre un dictionnaire jauni et un cahier froissé, autour d'un verre solide où fumait le thé roux, mordant notre pain de la veille, un morceau de chocolat, une orange, discutant et riant dans l'air presque froid du matin, — les plus miraculeux de nos souvenirs, nés du privilège éclatant qu'a la jeunesse de créer avec moins que rien ses magies incommunicables. Mais lui, il le savait.

Joie de découvrir ensemble le monde ! Le monde des livres et le monde extérieur, celui des idées et celui des êtres, pêle-mêle... Il faut avoir connu cela entre quinze et vingt ans pour savoir quel goût a l'amitié. Le *Cimetière marin* et les roses d'Ausone, Paris vu des plates-formes d'autobus, un petit restaurant maintenant disparu, au bas du boulevard Saint-Michel, où servait une bonniche ahurie qui, disait Robert, « a l'air de sortir toute giflée des jupes de sa mère », le lac du bois de Boulogne à neuf heures du matin, les journées de grippe passées dans la salle de repos de l'infirmerie à lire des bouquins avec la tête lourde, les chansons à la mode qu'on n'oubliera plus, *Ukulele lady* et *les Toits de Paris*, les livres de Giraudoux et *Hamlet* chez Georges Pitoëff, les heures d'examens et les terrasses des cafés chauffées, aux jours froids, d'un brasero... Tout cela dans une euphorie particulièrement désargentée :

« C'est étonnant, disait Brasillach en faisant ses comptes un jeudi soir, comme l'argent vous glisse des doigts. On additionne ses achats, six francs, trois francs trente-cinq, huit francs vingt, et on a dépensé vingt-et-un cinquante ! » Hé oui : on avait acheté un journal, affranchi une lettre, roulé un peu en métro, et cédé vers cinq heures à la tentation d'un café-crème.

Mais nous convenions qu'il faudrait beaucoup plaindre ceux qui n'auraient jamais, entre copains, vidé leurs

poches sur le coin de la table et délibéré pour savoir si on sacrifierait, ce soir, le restaurant ou le théâtre. Et allègrement sacrifié le restaurant.

Nous avions au lycée même un salon où se déroulaient des veillées littéraires de haute tenue : le vestiaire, au bout du dortoir, après le passage du veilleur de nuit. Les dimanches soirs, dans l'obscurité jaunâtre qui tombait d'une veilleuse fixée au plafond, et alors que nous aurions dû jouir depuis longtemps du sommeil réglementaire, nous échangions des comptes rendus passionnés de nos découvertes du jour. Brasi au théâtre avait retenu par cœur des tirades, des scènes entières, il imitait la voix des acteurs ; et je l'entends encore me dire, en me serrant le bras, et avec l'accent âpre de Gémier : « Je veux une livre de chair ! »

Il envoyait de la prose à des journaux, quand l'occasion se présentait, et je n'ai jamais vu qu'on la lui refusât. C'est un phénomène sur quoi il faut insister : tous ceux qu'a démangés l'envie de lire leur nom au bas d'un article quand ils étaient encore potaches, de déchiffrer vingt fois en caractères imprimés un texte qu'ils savaient par cœur, et pour cause, tous ceux-là savent combien il est difficile à cet âge de toucher le cœur d'un secrétaire de rédaction et de se faire prendre au sérieux. Brasillach réussissait sereinement ce petit tour de force. Ici ou là, une revue sollicitait le talent de jeunes auteurs : il écrivait, il postait, il était inséré, parfois même on le rétribuait ! Un jour, André Gide, en réponse à un article, lui écrivit... Et cependant, sa docilité à admettre les critiques est encore pour moi un sujet d'étonnement. On pouvait, sur ses vers ou sa prose, tout lui dire : il écoutait sans fâcherie, mieux, avec curiosité. Devant nos remontrances, proférées avec une verdeur d'écoliers mérovingiens, il riait, il se rendait à nos raisons, il renonçait parfois à un procédé qui ne nous plaisait pas, le plus souvent il n'en faisait qu'à sa tête.

Il induisit une bonne demi-douzaine de khagneux en tentation littéraire le jour qu'il entreprit un roman-feuilleton collectif intitulé, au petit bonheur, *Fulgur*. Il a raconté lui-même la genèse de cette grande œuvre et sa publication dans un journal de province. Il n'a pas dit quelle salubre diversion c'était, pour les auteurs, à cet aride commerce qu'ils entretenaient avec Riemann, Bailly, Lavisse... Il a été question, voici peu de temps,

de l'éditer en librairie, entreprise hautement souhaitable : quatre de ces jeunes auteurs sont devenus écrivains connus, et le public serait au moins surpris de découvrir, sur la page du titre, leurs noms côte à côte.

Louis-le-Grand poursuivait son inlassable bourdonnement d'usine intellectuelle : devoirs, compositions, exposés, colles, leçons, cours, écrit, oral... Têtes acharnées, dans le silence d'un soir d'hiver, sur un thème ou une dissertation... Comment se fait-il que nous ayons gardé de ces années de séminaire, où les trois vœux étaient sous-entendus, un souvenir joyeux ? La jeunesse opposait ses forces vives aux contraintes inhumaines des programmes, et, au retour des vacances, on souriait sur le chemin de la réclusion et du travail forcé comme si on avait eu rendez-vous avec la liberté la plus précieuse, — la liberté d'esprit, justement.

A la rentrée de 1926, quittant l'hypokhagne pour la khagne, nous y trouvâmes ceux de nos aînés qui venaient d'échouer au concours de Normale : disciplinés, aguerris, courbés sur la tâche. Notre nouveau professeur de lettres, aimable érudit, chargea Brasillach d'une conférence sur *l'Illusion comique :* sa réputation de premier en français dans la classe précédente lui valait d'ouvrir le feu. Nouveaux venus, nous étions installés dans le fond de la salle en gradins, et c'est de sa place, par-dessus les dos et les nuques de nos anciens, que Brasillach lut au professeur son exposé.

C'était un parallèle aussi amusant qu'inattendu entre Corneille et Pirandello, et il le développa avec une charmante audace. Les sombres escouades de nos aînés, tête basse et courbant les épaules, prenaient des notes, grattaient du papier ; mais bientôt on vit l'un se redresser, l'autre poser son stylo, la plupart renoncer à suivre ces considérations si peu scolaires, donc si inutiles ; on se retournait, on jetait un coup d'œil inquiet ou farouche sur l'orateur : il continuait sans trouble à jeter le désarroi, et il ne s'arrêta que lorsqu'il eut tout dit. Alors, dans un silence impressionnant, le professeur, qui ne manquait pas de malice, s'écria :

« Brasillach, vous avez une voix qui porte ! »

Et c'est à peu près le seul éloge qu'il lui fit sans réserves : il dépiauta vigoureusement sa conférence, et les fleurs furent rares dans le buisson d'épines où il l'éparpilla. Mais Brasillach regimbait :

« ...cet écrivain italien, à la mode aujourd'hui, et dont on s'apercevra vite qu'il est sans grande importance...

— Très important, monsieur ! »

Ainsi s'écoulèrent trois années d'une incarcération rendue supportable par la fantaisie, « la fantaisie qu'exigent les humanités », disait Giraudoux ; et nous en étions redevables à Brasillach autant, sinon plus, qu'à nos vingt ans. Ainsi les humanités demeurèrent-elles, autour de lui, grâce à lui, dignes de leur beau nom. Ainsi atteignîmes-nous cet été de 1928 où le concours de l'Ecole normale nous happa et nous moulut, rejetant les uns, admettant les autres. Brasillach, qui venait d'atteindre dix-neuf ans, était du nombre des élus.

Et les portes du lycée se refermèrent derrière nous.

Louis-le-Grand, Louis-le-Grand ! Combien d'années s'étaient écoulées lorsque j'ai pu revenir un soir dans la pénombre claustrale de tes galeries, gravir tes immenses escaliers, parcourir tes dortoirs déserts et tes réfectoires muets... Ah ! j'y ai bien retrouvé les décors matériels que je cherchais, identifié ce lit, et cet autre, et celui-là encore, montré quelles furent nos places autour des froides tables de marbre : mais les présences que j'appelais d'un cœur anxieux avaient fui pour toujours. Immobile, je devinais pourtant, derrière les vitres dépolies et lumineuses des études, d'autres têtes que les nôtres, pareilles aux nôtres jadis, penchées sur les livres. J'entendais au fond des ténèbres la voix d'un traîne-balai hélant quelque confrère à travers les étages, comme autrefois ,et je pouvais croire que c'était le même... Mais pourquoi, pourquoi, avec ces bruits et ces lueurs, avec ce silence et ces ombres, de notre jeune vie et de ce que nous en avons laissé là, rien n'a-t-il voulu renaître ?

« Tiens, murmure à mon oreille une voix ironique et grave que je reconnais bien, tu fais du Pierre Benoît ?

— Je le voudrais. Tu aimais Pierre Benoît et tu relisais chaque année *Kœnigsmark*, trouvant dans le destin de Vignerte, abandonné comme nous au cœur de Paris avec ses pauvres diplômes, une image de notre destin, du tien seulement peut-être... »

Mais les portes de Louis-le-Grand se sont refermées derrière nous.

* * *

Jean MADIRAN

Approches du poète

« ...*Ces Chansons un peu minces...* »

(*Poèmes de Fresnes*, Epitre dédicatoire).

Nous avions un poète de langue française, un poète vivant, il n'aurait en somme aujourd'hui que quarante-cinq ans, et je demande lequel pourrait être cité après lui. Il embarrasse les critiques et les confrères, et l'on n'en parle guère pour ne faire de peine à personne. Il y a d'autres romanciers, et d'autres journalistes, pour saluer Brasillach journaliste et romancier sans en être gênés. Mais le jour où l'on recevra Brasillach poète au temple des valeurs reconnues, il fera le vide dans tout un chapitre de notre histoire littéraire.

Bien sûr, on nous publie beaucoup de poèmes ; des poèmes que l'on relit quatre fois pour les comprendre, et ensuite on les oublie. Ceux de Brasillach, on les relit dix fois pour son plaisir, et ensuite on ne les oublie jamais plus. C'est un point de vue très prosaïque : la poésie est faite pour la mémoire des gens prosaïques justement. Elle est l'art le moins accessible s'il s'agit d'être poète, mais elle est le plus accessible des arts s'il s'agit de l'écouter. Qu'est-ce donc que la poésie difficile ? Le difficile de la poésie, c'est d'être facile. N'importe qui fera une contrefaçon macaronique, et qui vaudra l'original, des machins compliqués auxquels je pense ; mais essayez de faire des fables de La Fontaine, des rimes plates comme Racine, ou des *Poèmes de Fresnes*... Saint-Exupéry disait que nous aurions besoin de quelque chose d'aussi simple qu'une chanson villageoise du XVe siècle ou qu'un chant grégorien. Il ne semblait plus possible d'en écrire. Brasillach l'a fait.

*
**

Mais on a inventé que les *Poèmes de Fresnes* étaient « émouvants » à cause de la mort tragique. Ils sont indissolublement mêlés, a-t-on dit, aux dernières semaines. Non : ils sont inséparables de la vie entière de Brasillach. Si l'on veut saisir son unité profonde, il faut reprendre son premier livre, *Présence de Virgile :* tout y est en germe, ou en indication, avec ce signe mystérieux qui brille dans toute l'œuvre de Brasillach, la prescience de son destin, et qui lui fit écrire « *ceux qui meurent peu après la trentaine...* » (1). Dans les *Poèmes de Fresnes,* tout se retrouvera, en accomplissement.

Presque à chaque page, peut-être à chaque page, parlant exactement de Virgile, Brasillach parlait déjà de lui-même, et de ce qu'il serait. Cela situe le poète. Car Virgile, c'est tout Homère (ou presque), avec quelque chose en plus. Homère avait raconté la plus belle histoire humaine, mais cette histoire n'a été reçue par nous qu'avec la nuance virgilienne, qui a transformé la victoire des Grecs en survivance troyenne. Achille a vaincu Hector, et pourtant Achille a disparu très vite des mémoires et de l'histoire, tandis que la figure d'Hector et le souvenir de Troie « grandissent d'âge en âge », comme le remarquait Chesterton. C'est à Troie que dix peuples, et premièrement le peuple romain, ont fait remonter leurs généalogies. C'est Hector, et non Achille, qui devient l'un des paladins de la Table ronde ; c'est l'épée d'Hector que tient Roland. Et lorsque Virgile écrit l'épopée de la grandeur romaine, il la fonde sur le souvenir troyen, sur la fierté de descendre d'Enée, fils d'Anchise, et d'appartenir à Troie vaincue. Ce n'est pas un romantisme de la défaite. Au contraire. Avec Virgile déjà l'on entrevoit, comme par miracle (et c'est pourquoi Virgile dépasse Homère), une vérité qu'il était presque impossible d'apercevoir avant la défaite du Calvaire et la résurrection du troisième jour : ce n'est pas la victoire qui compte le plus. Après le résultat brut du choc des forces matérielles, ou des forces habiles, il y a encore autre chose. Il y a l'âme. Et la défaite, et l'échec ne sont pas le point final.

La vocation de l'homme, ce n'est pas essentiellement

(1) *Les Sept couleurs,* Plon, 1939, page 151.

d'être victorieux : c'est essentiellement de survivre à la défaite. De survivre à toutes les défaites. De survivre aux défaites innombrables. De survivre à la mort. Et Brasillach, dont la destinée devait aboutir à une méditation sur le Calvaire, et sur cette étrange vocation de l'homme, avait dès sa dix-neuvième année d'abord choisi Virgile, et s'avançait vers nous sous le signe de Virgile. Ses livres sont la préface et le brouillon des *Poèmes de Fresnes.*

*
**

Dans *Présence de Virgile,* de Virgile que Brasillach résumait par « *son amour du sol natal, son goût de la jeunesse, son inquiétude religieuse* » (2), Brasillach avait rassemblé les thèmes de son œuvre, comme dans une première confession. Il les essaie dans ses romans et ses chroniques, trois mille pages ou davantage. Et puis, en dix semaines, en quelques vers, il les fixe pour toujours. C'est un schéma un peu raide ? Je crois que c'est le mouvement de son œuvre ; sans préméditation ni calcul, assurément. Et les sept couleurs de l'écrivain sont bien là toutes dans les *Poèmes de Fresnes,* avec une autre surgie brusquement, qui échappe aux yeux de la chair, celle d'une Espérance qui a trouvé enfin son nom véritable. Et les grandes fidélités qui se jouent dans les romans, dans *Comme le temps passe* et dans *La Conquérante,* sont toujours nouées du même nœud dans les *Poèmes de Fresnes,* avec une fidélité supplémentaire, « *le jour de la terre, — ou sinon, d'ailleurs* ».

Comme Virgile, Brasillach était infiniment sensible aux décors, aux saisons disparues, nos enchantements de naguère et d'autrefois, tant d'enthousiasmes et tant d'amertumes que la mémoire retrouve au fil des jours enfuis, si grande peine, si grands espoirs, aubes et nuits, notre jeunesse dispersée dans les livres, les flâneries et les combats, Maurras et Giraudoux, les matins profonds de Socrate et ceux du Luxembourg, les feux de camp et les pèlerinages, les routes et les chansons, et « *ces merveilleuses journées de la jeunsse où il ne se passe rien, et dont on conservera toujours la mémoire indicible* » (3), — et aussi les frénésies à côté des attentes,

(2) *Présence de Virgile,* première édition Alexis Redier, Paris 1931, page 195.
(3) *Notre Avant-Guerre,* Plon 1941, page 111.

les gaspillages en regard des recueillements, mondes ensevelis, restés si proches pourtant, si familiers, mondes d'images anciennes dont Brasillach a rassemblé et retenu le cœur et l'âme, et le murmure amical.

Le « Paris d'avant les clous », le cinéma muet, les Pitoëff, le *Cuirassé Potemkine*, Cavalcanti, le Ciné-Latin, Brasillach est chargé d'images précises et datées : mais Virgile aussi. Combien, dans Virgile, d'allusions concrètes ? « *Je suis bien persuadé que la moitié des allusions de Virgile nous échappe, et que nous lisons parfois des vers très clairs, mais dont nous ignorons le sens principal : car le sens principal est seulement celui que pouvaient comprendre trois ou quatre amis des écoles de Naples, et qui les faisait sourire à la lecture du poème* » (4). L'essentiel pourtant est moins dans les choses que dans l'attitude envers les choses. Et il est bon que ces choses qui font la matière des *Poèmes* aient été précises et nettes, que dans l'œuvre en prose elles portent leur nom exact, celles-ci de songes, celles-là de réalités de chair et d'ombre, bien situées ; il faut d'abord savoir regarder :

« *Je me suis trouvé à l'instant où tout était possible. Dans toutes les vies humaines, il en est ainsi. Encore faut-il être là car rien ne dure. Je me suis trouvé là — dans ce Paris unique, dans cette ville des faubourgs et des cathédrales, dont la douce couleur grise est la couleur même de ma jeunesse. Il n'était besoin de rien d'autre. Il n'y a pas d'êtres ordinaires.* » (5)

Le plus important chez Brasillach n'est pas qu'il ait su *évoquer*, mais l'attitude à l'égard des choses qu'il évoquait : réelles et vaines à la fois, leur valeur est difficile à situer au point juste, c'est l'éternelle chanson et l'éternelle plainte de l'âme qui est attachée par nature et détachée par vocation. « *Ces chansons un peu minces* » ne sont minces qu'à la manière du plain-chant.

***

Simples approches des *Poèmes :* je n'en voudrais dire rien d'autre. Simple avis aux lecteurs, s'il s'en

(4) *Présence de Virgile*, page 111.
(5) *L'Enfant de la nuit*, La Palatine, Genève 1949, page 246 (première édition : Paris 1934).

trouve encore (je le crains) qui n'y voient qu'une œuvre mineure parmi tout ce qu'a fait Brasillach, ou mineure dans la poésie française. Mais un siècle qui ne connaît plus Virgile, reconnaîtra-t-il Brasillach ?

Terminons l'avis au lecteur en le prévenant que les *Poèmes de Fresnes* ne sont pas des pièces détachées, mais les jalons d'un mouvement qui s'achèvera où il voulait s'achever. Ce qu'on peut entrevoir par deux points de repère, le premier dans la première partie, au Psaume II :

Pardonnez-nous, Seigneur, si nos âmes charnelles
Ne veulent pas quitter leur compagnon le corps,
Et si je ne puis, ô terre fraternelle,
Goûter de l'avenir une autre forme encor.

L'autre dans la seconde partie, après la condamnation à mort, au Psaume VII :

Mais, s'il vous faut encor mon attente, Seigneur,
S'il vous faut l'aube froide et la plus dure peine,
Prenez l'arrachement et prenez la douleur,
Que votre volonté soit faite, et non la mienne.

Le mouvement des *Poèmes de Fresnes* est un mouvement de l'âme, qui est d'apprendre à prier. Peu de choses ont aussi peu d'apparence. On excusera ceux qui ont tourné les pages sans s'apercevoir de rien.

Henri MASSIS

Il y a dix ans, le 6 Février 1945 au Fort de Montrouge...

Non, le temps n'a pas aboli, ne peut pas abolir le chagrin, ni la peine ; mais, aujourd'hui, la figure, l'image de Robert Brasillach se ranime aux feux magique d'une amitié qui transcende la mort, l'auréole de légende et proprement le transfigure. Si nous lui donnons toujours nos prières et nos larmes, si cet « assassinat » nous fait encore frémir, le cri, la plainte nous sembleraient indignes d'un cœur qui, regardant la mort en face, sut rester sans remords parce qu'il se savait pur. La confiance de ses frères, la pensée de son honneur, ce qu'il a voulu garder jusqu'au bout, ce qu'il n'a pas permis à la calomnie d'abîmer, tout cela n'était-il pas hors des atteintes d'une « justice » qui ne met dans sa balance ni la tendresse humaine, ni le courage, ni la pureté de l'âme ? Au fond, tout le drame de Robert Brasillach est là. Par tout ce qu'il était, Robert échappait à ses « juges ». La qualité d'un être ne se révèle que dans l'allure, et c'est par ce qu'a d'unique l'allure de cette jeune vie, tranchée dans son printemps, que s'opère sous nos yeux ce qu'il faut bien appeler la *transfiguration* de Robert Brasillach. Son vrai destin nous apparaît, ce destin qui tient tout entier dans « les mots les plus beaux et les plus maléfiques de toutes les langues, la poésie, la mort, la jeunesse... »

Il a été la jeunesse de toute une partie de sa génération : c'est à travers son apparition rayonnante, un peu mystérieuse, que cette jeunesse a pris conscience d'elle-même, de ses premières ferveurs, de « ses amitiés pour toujours ». Sa vie, la vie de ses amis, Brasillach semblait en déchiffrer la partition à mesure, le cœur battant, et c'était pour prolonger aussitôt ce qu'elle lui avait offert en merveilleux, en romanesque — le sien, le leur — auquel chaque instant, chaque journée ajoutait sa note attendrissante, sa promesse de bonheur. Et c'est en lui que cette jeunesse d'avant-guerre se recon-

naît, qu'elle se survit en dépit de ses malheurs. Pour l'évoquer, il lui suffit de prononcer un nom, *son* nom, qu'elle dit avec cette piété qu'on a seule pour ceux qui n'ont été que de jeunes hommes.

N'est-ce pas là ce qui nous avait jadis assemblés ? Et puis-je n'en pas parler encore ? Brasillach était entré dans mon propre destin vers 1930, à une heure où bien des amitiés de ma génération venaient de se dénouer, où celles que l'autre guerre ne m'avait pas prises vacillaient, faisant autour de moi une espèce de solitude. C'est alors qu'un enfant de vingt ans, oublieux de mon âge, de ma réputation de « dogmatique », vint, un jour, me trouver et m'apporter les pages qu'il avait écrites sur la jeunesse de Virgile. Aussitôt je parlai devant ce garçon comme avec moi, comme avec quelqu'un de mon temps. O surprise ! Rien de tout ce que je lui disais ne lui semblait inconnu, étranger ; il y entrait de plain-pied, sans effort. Une immédiate familiarité d'esprit, où le respect, la politesse, la soumission n'avaient rien à faire : la plus gentille aisance et presque une sorte de désinvolture. Le dialogue avec nos cadets, ce dialogue qui, depuis dix années, avait été presque impossible, voilà qu'il se rétablissait d'un coup, grâce à ce jeune inconnu qui, bientôt, avec son amitié, allait me donner ses amis. Et ce fut avec ceux-là la même surprise : de ce dont nous vivions, dont nous avions vécu, ils semblaient tout savoir d'avance, et quelle animation leur jeunesse n'apportait-elle pas à nos conversations dans Paris ! Oui, nous pouvions leur parler de Barrès, de Péguy, d'Alain-Fournier, du petit Franck, de Charles Demange, nous promener avec eux sur les toits de l'Ecole Normale, faire le thé dans leur « thurne », nous asseoir ensemble à la terrasse des Deux Magots, quand ce n'était pas au restaurant du parc Montsouris ou sous les arbres du Luxembourg, comme nous le faisions avant 14 avec nos camarades. C'est ainsi qu'était née entre nous une affection grandissante, avec une vraie liberté d'allure, une passion des idées qui ressemblait aux passions des étudiants qu'ils étaient alors. Mon premier livre d'évocations et de souvenirs, c'est pour eux que je me suis mis à l'écrire ; et sans doute est-ce de cela qu'ils m'ont été « reconnaissants ». « Les revenants dont il rassemble devant nous les images, écrivait Brasillach quand je le publiai, nous les trouvons plus

proches et plus fraternels que bien des jeunes vivants d'aujourd'hui dont nous refusons tout. Un temps étrangement troublé et plein de menaces ressuscite pour nous l'avant-guerre. C'est aussi de là que peuvent partir les plus sûres leçons, celles qui seront les mieux entendues. H M. nous a donné ses amis, ses morts, et c'est le plus beau présent qu'on puisse faire. Les voici maintenant parmi nous : saurons-nous faire en sorte qu'il ne puisse plus nous distinguer d'eux ? »

Cette interrogation qui se charge aujourd'hui d'un tel pathétique, c'est à nous qu'au terme de notre vie elle se pose. Combien de fois, depuis la mort de Brasillach, ne nous sommes-nous pas demandé : « Nous, ses aînés, qui eussions dû le protéger contre sa jeunesse, peut-être l'avons-nous mal aimé ? » Robert, je crois, ne l'eût pas admis : il avait trop le sens de ses responsabilités propres pour les reporter sur autrui. Il pensait qu'un jeune homme, mis en présence de son destin, doit d'abord l'assumer, quoi qu'il en soit de ses échecs ou de ses arrachements : nul n'aurait pu l'en détourner. Fidèle à sa jeunesse qui lui fut un enchantement continu, une sorte d'exaltation joyeuse, cette passion de la fidélité à ce qu'il avait aimé était la seule chose qu'il voulût hors d'atteinte : c'était peut-être sa seule certitude. « Je sais — et c'est le dernier signe qu'il leur fit — je sais que tous ces jeunes gens savent que je ne leur ai jamais appris que l'amour de la vie, que la confiance devant la vie, que l'amour de mon propre pays, et cela je le sais tellement que je ne puis rien regretter de ce qui a été moi-même. »

C'est par là que Robert Brasillach a rejoint ces morts sacrés dont il se voulait digne. En dépit de leurs destins contraires, je ne saurais l'en séparer, ne pas mêler sa voix à ce chant de l'amitié et de la mort qui monte du fond de ma jeunesse. Robert a vécu dans la direction de ces héros fraternels — et je lui dois ce témoignage. Même si son aspiration s'est détournée et s'il a « erré en quelque manière », c'est à eux, je le sais, c'est à la lueur de cette génération sacrifiée qu'il avait, au départ, demandé les secrets de la lutte, de l'ardeur, tourmenté qu'il était pour son pays par le même besoin de grandeur...

Mais c'est là, c'est dans la lumière d'une telle tragédie qu'apparaît ce qui, sans les opposer, devait séparer nos destins. Seuls les rares survivants de cette France antérieure à 1914 que « quarante années calamiteuses ont rejetée dans la pénombre d'une nouvelle préhistoire » (1), pourront peut-être me comprendre. Les jeunes gens de 1914 avaient vécu dans l'attente de la guerre, et les dix années qui la précédèrent n'avaient été pour eux qu'une préparation à l'événement qui devait dominer leur vie. Ce qui émanait de l'enseignement des maîtres vers qui ils étaient allés, c'était la vision, la promesse d'une France, d'une humanité glorieuse. Du don offert à la patrie, de tout le sang versé, quelle moisson n'avions-nous pas cru devoir jaillir ! Avec quelle générosité nos aînés ne nous assuraient-ils pas que dans tous les ordres, ils nous remettraient, au retour, la primauté ! « En revenant, nous disait Barrès, vous serez montés si haut, avec des actes si forts, que vous surpasserez tous nos rêves, comme l'aigle survole le rossignol. Les maîtres ont fini leur enseignement; et vous, de vos mains heureuses, vous saisirez le fruit du miracle, le fruit formé à notre insu dans les années que nous croyions stériles. » Oui, c'est avec ce viatique, cette promesse merveilleuse qu'au lendemain de la victoire, nous avions repris nos efforts, persuadés qu'elle apportait avec elle « l'espoir des jours plus beaux » et qu'il revenait aux survivants de travailler à la reconstitution nationale du premier et du plus meurtri des peuples vainqueurs. Nous ne fûmes pas long à nous apercevoir qu'entre nous et nos successeurs, et bien que nous ne fussions leurs aînés que de quelques années à peine, l'histoire de nos esprits leur échappait complètement ; la révision des valeurs où s'étaient appliqués les meilleurs des nôtres était pour eux non avenue et ils ne cherchaient plus qu'à se délivrer de ses contraintes... Peut-être fallait-il penser que la guerre que nous avions faite marquait une limite dans l'histoire du monde ; peut-être appartenions-nous nous-mêmes à un autre monde, un monde qui ne pourrait plus jamais nous quitter ?

Et voilà que, dix ans après, avec la génération de Robert Brasillach et de ses pareils, le dialogue se renoua d'un coup, par miracle. Un désir passionné de grandeur, fait d'allégresse, de courage, montait soudain, comme un grave flot de folle sève dans la fleur de cette jeunesse qui, à tant d'égards, ressemblait à celle qui avait été la nôtre. Mais une modification essentielle n'allait pas tar-

(1) Daniel Halévy.

der à apparaître, au fur et à mesure qu'elle devait prendre conscience de son propre destin, au cours de ces « années meurtrières et fuligineuses » qui s'ouvraient devant elle. « Je sais bien, dira Robert, je sais bien ce qu'a été la guerre pour les jeunes gens de 1914, mais beaucoup d'entre eux y apportaient, il faut bien le reconnaître, une vitalité et même une espérance impossibles aujourd'hui. » Si cette jeunesse d'avant 40 était pareillement acharnée à sauver la terre paternelle, le « vieux rêve de grandeur des hommes assemblés » allait pour elle dresser ses mythes, ses rites et ses images. Des expériences souvent menaçantes, mais animées de cet esprit, se poursuivaient à l'étranger. Songeant au passé, au présent de leur pays, des enfants de vingt ans qui croyaient toujours aux vertus de la nation, de la race, de l'histoire, se demandaient alors, parfois émus, parfois rageurs : « Pourquoi pas nous ? » Et Brasillach de songer non sans mélancolie : « Nous savions que quel que soit notre destin, notre tâche serait, en toutes circonstances, de recréer ce climat national et hardi où notre patrie à son tour devrait bien vivre pour étonner le monde. Mais après quoi, et dans combien de temps ? »

Voilà ce qu'il y a au fond du « fascisme » de Brasillach et de ses frères. Une aspiration d'abord assez confuse, une attitude devant la vie, que les mots d'ordre, d'autorité, sans parler de leurs excès ou de leurs crimes, ne définissent qu'extérieurement : non point une doctrine politique, mais une manière d'éducation sentimental, un romantisme de la jeunesse, de la camaraderie, une poésie, bonne ou mauvaise, mais exaltante ; et ce « fascisme »-là, Brasillach l'a défini lui-même, en l'appelant le « mal de ce siècle »... Avec beaucoup de dégoût du monde moderne, un besoin de faire peau neuve, c'était aussi une forme de *non-espoir*, propre à un âge qui *n'avait plus le temps*, qui rêvait d'un avenir qu'il ne posséderait pas, où il ne serait jamais installé... Fallait-il qu'il se sentît menacé ! Mais à un Barrès lui-même n'était-il pas arrivé parfois de céder à cette hypocondrie ? C'est ainsi qu'aux jours noirs du début de ce siècle, il avait pu écrire ces lignes par certains côtés prophétiques : « Que ce seront les conservateurs qui accepteront, appelleront l'étranger. Oui, ceux qui sont aujourd'hui les patriotes, les hommes fiers, las de vivre une France amoindrie, humiliée, appelleront... une domination, une intervention de l'étranger qui leur donne enfin la joie de participer à une grande vie collective — et nous verrons, au contraire, la résistance à l'étranger personnifiée par la démagogie pacifiste ».

C'est à une telle angoisse, c'est au même désarroi qu'en faisant bon visage à la vie — car il aimait la vie par-dessus tout — Brasillach a pu avoir, lui aussi, la tentation de céder, sinon pour soi, mais songeant à une jeunesse qu'il voyait s'écouler et se perdre : « Je me dis qu'un pays qui a ainsi découragé sa jeunesse a commis un péché qui ne se pardonne pas », faisait-il derrière ses barreaux. Et devant un jeune homme qui était venu lui dire : « Le pays qui est nôtre se ratatine comme une vieille pomme dans un grenier, Je donne la main dans la ronde des couillonnés », Brasillach s'était écrié plein de rage et d'amour : « Le crime de ce temps aura été d'offrir cette phrase comme devise à la jeunesse. Je ne désire, pour ma part, tenir mon rôle dans aucune escroquerie. »

Toute l'explication de sa vie et de sa mort tient là. Dans un monde où se déroule la chaîne des révolutions et des guerres, Robert ne voulait plus cependant songer qu'à l'avenir, à ceux qui viendraient, qui auraient vingt ans un jour. Et le dernier rêve de Brasillach aura été celui d'un *bonheur français*. « Un mot nous sera rendu un jour, disait-il à la fin d'un terrible article de l'été 44, un mot qu'il faudra protéger, car il est fragile, et que j'aime mieux voir inscrit au cœur des hommes que sur le fronton des édifices, un mot *qu'il ne faudra plus sacrifier à d'autres mots plus enivrants*, un mot qui résumera nos droits et ceux de nos foyers, notre paix, notre calme aux lieux choisis par nous, notre ciel sans bruit, nos nuits sans tonnerre, nos amis présents, nos rues sans danger ; un mot qui synthétisera l'équilibre que nous voulons entre l'ordre et l'épanouissement, le mot que nous voudrions voir fleurir sur tant de ruines et que d'avance il ne faut point offenser, dont il ne faudrait pas empêcher la naissance : *le bonheur.* »

Ce mot et son charme retentiront longtemps encore au cœur de la jeunesse. Parce que Robert en a rêvé pour elles, les générations futures garderont leur secrète ferveur. C'est par la porte de l'Espérance que Brasillach est entré dans la légende qui l'auréole et lui donne sa figure d'éternité.

Thierry MAULNIER

Janvier 1945

C'est dans ma mémoire que je vais chercher l'image de ces quelques journées d'un janvier sinistre où nous fûmes quelques-uns à tenter de sauver la vie de Robert Brasillach, dans le moment même où les divisions du maréchal Von Rundstedt abattaient leurs dernières cartes dans les Ardennes gelées et faisaient encore hésiter la guerre. Si j'avais alors, tenu un journal, mais je n'y pensais guère, je pourrais être plus complet, plus affirmatif sur certains points. Je suis incapable de faire, de ce qui fut tenté alors, un récit ordonné. Quelques visages, quelques gestes, quelques moments, après dix ans, émergent seuls avec netteté par l'amitié, l'espoir, la déception, la révolte aussi qu'ils suscitèrent. D'autres se sont perdus dans la brume.

*
**

Jacques Isorni me téléphone. Il faut que nous nous voyions d'urgence. Nous allons rue Geoffroy-Saint-Hilaire, ma femme et moi. Par une coïncidence effarante, il habite la même maison, sur le même palier, que le commissaire du gouvernement qui a requis la mort. Il nous dit son angoisse, le pourvoi aléatoire, la grâce plus que problématique. Une requête au général de Gaulle, signée par de grands écrivains, des artistes, demandant que la vie de Robert Brasillach soit épargnée, que le pays ne soit pas privé d'un de ses talents les plus certains, aurait peut-être quelque poids. Il faut essayer. Il faut tout essayer. Pourrai-je recueillir quelques signatures ? Je l'espère. Nous sommes d'accord pour penser que le texte doit être court, pour éviter autant que possible les objections sur la forme, de ceux dont nous tenterons de recueillir les signatures. Nous convenons aussi

qu'il ne doit comporter aucune appréciation de l'attitude politique de Robert Brasillach. Plus nous pourrons réunir de signatures d'écrivains « résistants » mieux cela vaudra. Nous élaborons un texte où il n'est question que de la valeur de l'écrivain, et des promesses qu'elle comporte. Douze lignes peut-être. Réflexion faite, et après quelques consultations, il sera remplacé par un autre, plus bref encore, où la grâce sera demandée en une phrase, sans autre argument que l'évocation du père de Robert mort pour la patrie le 13 novembre 1914.

*
**

Ma première visite est pour François Mauriac. J'ai quelque peine à trouver sa porte, dont je n'ai jamais pu retenir le numéro (36, 38 ?) dans l'avenue Théophile-Gauthier, par un froid glacial. (A cette heure où j'écris, je ne sais plus si je lui ai téléphoné directement ou si je lui ai fait demander un rendez-vous.) Je suis presque certain que Mauriac signera. Mais son accueil dépasse mon attente. Je le trouve, à la pensée qu'on va fusiller Robert Brasillach, bouleversé. « Quel réveil ! » me dit-il. Non seulement il signe, mais il se charge de proposer la requête à ses collègues de l'Académie. Rendez-vous dans la cour de l'Institut, à l'issue de la prochaine séance, le lendemain, ou le surlendemain.

*
**

Chez Jean Cocteau, même angoisse, même décision. Jean Cocteau veut sauver Robert Brasillach, comme il a tenté de sauver Max Jacob des Allemands. Il signe, bien entendu. Colette, sa voisine ? Il s'en charge.

*
**

Je ne sais plus où j'ai trouvé Jean Paulhan. Mais je me rappelle que nous avons marché dans les rues, assez longtemps, du côté des Tuileries. Chez lui non plus, pas d'hésitation. Il signe de sa belle écriture nette en appliquant la feuille contre un des piliers des arcades Rivoli, dans le vent froid.

*
* *

Pourquoi ne pas essayer d'avoir la signature d'Aragon, pendant que nous y sommes. Nous téléphonons quatre, cinq fois à *Ce Soir*, sans pouvoir l'atteindre. Finalement ma femme ira chez lui. Nous avons pu nous procurer l'adresse de la Sourdière. Ma femme revient bredouille. Aragon n'est pas là.

*
* *

Il faut s'occuper du café de Flore, où la densité des écrivains est très forte. Albert Camus juge l'attitude de Robert pendant la guerre avec sa rigueur puritaine, mais il signe, par hostilité de principe à la peine de mort. Avec Simone de Beauvoir, la conversation est brève. Nous sommes debout, au pied de l'escalier. Elle répond catégoriquement : « Non. »

*
* *

Ma femme est allée à Neuilly chercher la signature de Daniel-Rops. Daniel-Rops est prêt à signer avant même que Marcelle Tassencourt ait fini de lui parler. Il lui dit qu'il allait faire plus, qu'il allait tenter une démarche personnelle auprès du général de Gaulle. Je crois savoir qu'il a fait, en effet, cette démarche. Je ne parle pas de celle que tenta ensuite Mauriac, dans les dernières heures. Elle est connue.

*
* *

Je vois Mauriac dans la cour de l'Institut. Il est content : il est content, il a une bonne douzaine de signatures, dont celle de Valéry, et celles des Broglie, que j'avais, d'ailleurs, fait solliciter d'autre part. On n'espérait pas davantage. Du côté des Goncourt, Billy et Dorgelès sont acquis. Du côté du théâtre, Dullin et Barrault. Gabriel Marcel, Jean Schlumberger, André Derain, Arthur Honegger ont signé aussi, et Jean Anouilh, et Marcel Achard, et Jean Effel, adversaire politique, qui n'a voulu se souvenir que de l'amitié.

*
* *

Claude Roy est devenu communiste, je le sais. Mais son amitié avec Robert, qui l'avait aidé à passer en zone sud lorsque, évadé, il était venu lui demander son aide à Paris, était plus étroite encore que celle qui unissait Robert à Jean Effel. Je le trouve au café de Flore. Sa femme est avec lui, la mienne avec moi. Je lui montre le texte de la requête. La feuille porte déjà un certain nombre de signatures. Il est hésitant. Il parle beaucoup. Nous insistons. Sa femme lui dit : « Tu ne peux pas ne pas signer. » Il se décide. Il place curieusement sa signature, d'une écriture microscopique, tout contre celle de Paulhan — il y a pourtant encore beaucoup de place sur la feuille — comme pour s'abriter sous ce nom de résistant incontestable, et de peur que quelqu'un vienne s'interposer.

Le soir même, il m'appelle au téléphone. Il retire sa signature et me demande de la rayer. Je lui dis que je suis un peu étonné. Il n'a pas l'air très à l'aise, mais maintient sa défection. Il a réfléchi. Il ne peut pas, il ne doit pas s'associer à la demande de grâce. Ses « amis » dont il a pris conseil, le lui ont assuré formellement. Il ne cache pas que s'il était fait état de son nom, ce serait très ennuyeux pour lui. Je pourrais passer outre. Ce qui est écrit est écrit. Comme sur un contrat. Mais il ne s'agit pas d'un contrat et le peu que son nom nous apporte ne vaut pas qu'on lui fasse malgré lui l'honneur d'un geste qu'il renie. Rayons Claude Roy. Pour toujours.

Odette MOREAU

« Chaque génération d'hommes garde en elle un secret commun, un certain nœud dans la profonde contexture de son bois. »

Paul CLAUDEL.

Je n'ai jamais rencontré dans la vie Robert Brasillach...

Pourquoi m'apparaît-il plus présent à mes souvenirs que certains qui furent mes camarades au long des années de Faculté ? Présent, au bas de la rue Soufflot ou de la rue Gay-Lussac, à l'attente des autobus qui se désignaient alors par des lettres comme si leurs initiales apportaient quelque chose de plus personnel aux rues de Paris, et dont le parcours était, pour notre seul plaisir, jalonné par tous les théâtres que nous aimions. Présent dans ce jardin qui fut le paradis de mon enfance et que je retrouvai dès mon entrée à l'Ecole de Droit. Présent aux pieds des reines de pierre, rendez-vous de tous les étudiants de Paris, présent en ces printemps de notre avant-guerre, en ces « soirs comme il n'y en aura jamais plus » au « goût de miel des tilleuls de Paris ».

Et, pour nous aussi, et sans qu'il soit besoin d'en rechercher la cause en quelque choc atomique, il n'y aura plus de tels printemps, leur douceur et leurs parfums appartiennent au passé, à cette « jeunesse éternelle » dont Robert Brasillach fut à la fois le chantre et le témoin.

Témoin de ce Paris de notre adolescence, et non seulement du Quartier Latin et de ses vieux autobus, mais de tout un monde à jamais révolu : du cinéma d'alors qui, s'évadant du silence de ses mimes, n'osait encore croire à la vertu de la parole et nous donnait les chants d'oiseaux d'*Eloah* et le fracas des roues des chars de *Ben-Hur* ; du théâtre et de ses animateurs aujourd'hui disparus, et, lorsqu'il ranime la flamme merveilleuse de l'enchantement qui prenait possession de nous dans les salles poussiéreuses de la Place Dan-

court ou de la rue du Vieux Colombier, nous ne savons plus à nouveau si ces personnages réels sont Charles VII, Jeanne, Richard III, ou bien Georges et Ludmilla Pitoëff, Charles Dullin, tant il ressuscite ce monde de la fiction qui, tout gonflé de sève, fut en ces temps-là plus vivant à nos yeux que l'univers des hommes.

Témoin aussi des scandales financiers et des « révolutions manquées » d'où la jeunesse seule émergeait intacte de toute souillure, car, se détournant de l'exploitation qu'en pouvaient faire les politiciens de droite ou de gauche, elle ne ressentait que « le feu brûlant des morts qui ont été purs ».

La pureté et la foi de la jeunesse qui « croyait à beaucoup de choses », son insouciance tempérée par la prescience des événements qui allaient bouleverser toute la douceur de vivre de ce présent fragile, c'est cela que nous retrouvons à chaque ligne de certains écrits de Robert Brasillach, c'est cela qui, aujourd'hui encore, et à jamais, fait battre vers lui notre cœur en un élan fraternel.

*
**

Et vint l'Occupation...

Seuls les tièdes que vomit avec raison le Dieu de l'Apocalypse furent dispensés de choisir devant le Destin, qui, pour ceux qui allaient se muer en adversaires « prenait le visage de l'Allemagne ».

Et, sans doute, notre choix fut en partie dicté par les données de notre intelligence, mais notre sensibilité profonde y prit une très grande part, et des images violentes et passionnées le déterminèrent. Si, pour moi, les récits d'un grand-père, vétéran de 70, et les couleurs vives de *Mon Village* de Hansi me firent rejoindre toute une tradition française et européenne de rebellion contre l'envahisseur, rebellion qui porta toujours la marque de la vitalité de la nation, qui pourrait nier que le souvenir encore brûlant de la nuit de Nuremberg, avec sa cathédrale de lumière, ses coulées d'étendards et les voix alternées de la jeunesse allemande autour des feux, toute la « poésie du fascisme » n'ait incliné ce Catalan, ce Latin, que rien ne rapprochait d'une Allemagne aux traditions nordiques, vers la recherche rapide (certains diront prématurée, mais sa jeunesse ne savait pas tem-

poriser) d'une alliance qui lui semblait à la fois s'inspirer du Grand Projet d'Henri IV et de la résurrection de l'Empire franc carolingien ?

Et, sous les « noirs miradors » de son stalag, lui qui prétendait ne rien connaître à la musique, entendit-il, dès le dernier accord de la symphonie héroïque, débuter en sourdine la grande espérance que la Neuvième promet au monde ?

La division s'installait au cœur de la nation, car, s'il est vrai que l'Allemagne a pour nous des visages multiples, la France, presqu'île avancée de l'Europe, a, par sa situation géographique, deux destins : un destin maritime et un destin continental. La masse des Français est souvent cruellement divisée sur l'orientation politique du pays ; ce n'est pas la première fois dans l'histoire que jaillit le feu des luttes intestines, en présence même de l'ennemi, qu'il fût Anglais, Autrichien ou Allemand.

Je crois que, pour la santé du pays, il est bon de ne plus épiloguer sur cette période de l'occupation. S'il est vrai que la vie souterraine imposée à la nation ouvrit à certains la voie de l'héroïsme et du sacrifice, elle favorisa également toutes les lâchetés, elle fit surgir des pavés mêmes des rues, les ambitieux sans talent, les assassins sans courage et fut la prime à la spéculation la plus éhontée, aux plus viles délations.

Mais, par-delà ces crimes et ces lâchetés, demeuraient intacts ceux qui avaient été touchés par la grâce de notre jeunesse et qui, quel que soit le camp qu'ils avaient choisi, conservaient au plus profond d'eux-mêmes l'amour ardent de leur pays et maintenaient cette pureté qui avait été le signe de leur adolescence : « Car ils étaient pareils et pareillement acharnés à sauver la terre paternelle. »

La lutte les avait partagés. Il revenait à Robert Brasillach de les rassembler dans une attitude commune devant les deux grandes figures que tout homme rencontre inévitablement sur son chemin : la souffrance et la mort.

* * *

Rien ne préparait la prison de Fresnes à devenir un de ces lieux que retient l'Histoire ; ses murs roses, ses longs couloirs dangereusement encaustiqués la désignaient comme un modèle de prison sinon comme une prison modèle. Un savant mélange de crasse et de désinfectant, odeur caractéristique des prisons françaises, et le salpêtre qui suintait au long de ses murs la maintenaient dans la norme de l'Administration pénitentiaire. Elle enfermait, avant la guerre, les condamnés à de petites peines et l'enfance délinquante.

Et cependant elle allait, pendant plus de neuf années, devenir la prison politique où se succédèrent sans solution de continuité les adversaires de ce drame français.

Après les militants de la Résistance, ceux de la Collaboration seraient dirigés vers Fresnes et occuperaient les cellules de ceux qui, avant eux, étaient morts debout ou attendaient encore la délivrance dans les camps d'Allemagne ou de Pologne.

Il y a dix ans, dans une cellule de cette prison, le condamné à mort Robert Brasillach dédiait à son avocat, Jacques Isorni, les *Poèmes de Fresnes.*

Je ne sais si, comme pour André Chénier, ces poèmes écrits dans une prison, survivront à l'œuvre politique de Robert Brasillach. Ce que je sais, c'est qu'ils sont déjà le chant des prisonniers du monde moderne, qu'ils sont le chant de nos camarades de Fresnes.

Devant cette œuvre bouleversante pour nous qui avons vécu des mois, parfois des années, emmurés dans cette solitude, une solidarité naît de l'exploration d'un domaine intérieur commun et nous sommes comme des voyageurs qui reviennent de terres inconnues et partagent les mêmes souvenirs, quelle que soit la mission qui les y ait envoyés.

Et c'est d'abord ce paysage qui fut le nôtre, paysage limité comme celui d'un moine par les murs de son cloître et qui demeure le lien terrestre avec le monde des êtres aimés.

« Le parc de Sceaux à l'horizon,
La route des pèlerinages,
Les peupliers et les maisons
Nous offrent les libres images
Avec lesquelles nos prisons
Essayent de nous tenir sages. »

Les peupliers, la tour de guet et Paris, dans la nuit qui s'allume, voici le décor et, comme nous le recon-

naissons, rayé verticalement par les barreaux de fer. ou, pour nous qui étions au secret, réduit à la dimension du trou que nous avions percé dans le châssis de la fenêtre !

Et nous ne pourrons plus désormais apercevoir une ligne de peupliers dans la campagne, ni lire ces vers, sans que s'impose à nous la cellule où suinte l'eau et sans entendre résonner les pas des gardiens ou le bruit des chariots au long des « noirs corridors ».

Cela, c'est le décor extérieur, mais voici que le poète s'en détache et recrée pour nous cette vie profonde de ceux qui furent brutalement arrachés aux travaux des jours.

Et tout d'abord, ces légers fantômes que dessinent pour nous, comme en se jouant, les taches brunes sur les plafonds humides.

« Les spectres que nul ne peut voir,
Dont la foule pourtant circule
Et nous tend les mains dans le noir, »

et l'évasion à l'heure où les bruits de la prison vous parlent des grands départs et « semblent bruits qui montent d'un port », ce rapprochement que tous les prisonniers ont découvert entre la prison et un grand paquebot immobile et qui, vers le soir, favorise l'envol de l'esprit et fait monter aux lèvres des vers de Baudelaire ou de Mallarmé qui invitent aux voyages.

L'évasion par le rêve, si facile en réalité et que l'imagination met à la disposition de tous les captifs de la terre, Robert Brasillach ne pouvait s'en contenter et les *Poèmes de Fresnes* reflètent l'acheminement d'une vie spirituelle qui allait le conduire, à travers les heurts de la révolte de la jeunesse « qui ne veut pas mourir encore » vers l'acceptation du sacrifice dans toute la hauteur de l'homme qui domine sa destinée.

Et nous avons trop connu et cette angoisse et ces déchirements pour ne pas être bouleversés à chaque ligne de cette tragédie intérieure qui se joue dans un décor nu et dont le poète est l'unique acteur.

De l'aube au cœur de la nuit, très longue est la journée d'un prisonnier politique qu'aucun travail de force n'écrase vers le sommeil et le soleil qui luit au travers

des barreaux, la pluie qui bat les vitres façonnent ses pensées.

Une enfance heureuse auprès d'une mère gaie et d'une sœur rieuse, des années de libre adolescence en compagnie de Maurice Bardèche, l'aidèrent à conserver cette gaîté et donnèrent au condamné à mort cette faculté, déconcertante pour ceux qui n'ont pas connu l'atmosphère des prisons, d'ironiser sur son sort tragique.

Et il compare ses chaînes à des bijoux :

« Mais je marche, moi très fier,
Tout résonnant comme un roi nègre
Paré de ses bijoux de fer. »

Puis vient l'heure méridienne de la révolte. Comme l'anarchiste devant l'échafaud, il se dresse contre la justice des hommes : six mille ans d'erreurs judiciaires, c'est la justice après tout qui a condamné Socrate, le Christ et André Chénier, et il écrit en vers de quatorze pieds ce terrible réquisitoire qui rejoint les plus belles pages de Villon, ou telle une gravure de Callot, une fresque de Van der Weyden, tous les gueux, tous les damnés de la terre se lèvent pour... *Le Jugement des Juges.*

Le soir tombe et sa mélancolie douce ! C'est l'heure où celui qui n'avait jamais possédé de biens matériels lègue à tous ceux qu'il aime l'ensemble de ses trésors spirituels « les souvenirs des premiers jours, les greniers des vieux printemps, le cœur de notre adolescence, les années de tous nos bonheurs ».

C'est l'heure du *Testament*.

La nuit s'approche, traînant derrière elle tout le cortège de ses angoisses et c'est *Gethsémani.*

La nuit est longue, la nuit dure
O nuit, odeur de l'agonie.

Et c'est enfin, au delà des angoisses nocturnes, de l'arrachement des tendresses humaines, les dernières heures dans la sérénité de celui qui « accepte » et qui, ayant scruté les mobiles de ses actes, n'y découvre rien de vil.

Et nos cœurs sans remords
Savent qu'ils restent purs.

Il pourra maintenant affronter la mort en léguant à un enfant de quatre ans les deux seules vertus auxquelles il croit : la hauteur et l'espérance.

Et, sans doute, le récit de la grande aventure spirituelle qui se poursuivit entre les quatre murs blancs de la cellule d'un condamné à mort ne ferait-elle résonner que l'écho de nos propres angoisses et de nos renoncements devant la mort qui nous était promise et qui, capricieusement, épargna certains d'entre nous, s'il ne s'en dégageait, telle une flamme haute et brûlante, le tendre appel de la fraternité.

Comme tous les prisonniers du monde, ceux qui avaient occupé les cellules de Fresnes pendant l'occupation avaient, par un souci humain de laisser la fragile trace de leur passage avant les grands départs, inscrit sur les murs leur nom, quelques dates.

Et j'ai, en ces temps de captivité, ressenti parfois à mes côtés comme l'invisible et amicale présence d'un compagnon en lisant sur la peinture écaillée le nom d'un de ceux qui m'avaient précédée et en déchiffrant un éphéméride aussi bref que les jours qui lui restaient à parcourir.

Ces noms et tout ce qu'ils recelaient d'hallucinantes présences, Robert Brasillach allait aussi les retrouver, mais ils seraient pour lui le prétexte à de troublantes pensées, car ils n'étaient plus ceux de camarades de combat mais d'adversaires d'hier.

Venus d'ici, venus d'ailleurs,
Nous n'avions pas le même cœur.

et déjà il s'interroge :

Nous a-t-on dit, faut-il le croire ?

La réponse est dans l'atmosphère grise de la prison. Ceux qui le devancèrent ici ne connurent-ils pas les mêmes déchirements de l'âme et la cruauté des espérances déçues ?

Qu'importe ce que nous fûmes
Nos visages noyés de brume
Se ressemblent dans la nuit noire.

Le pas est franchi, le mot vient spontanément aux lèvres qui détruira la haine :

O mes fraternels adversaires

et par delà les frontières, ceux de l'autre camp dont les souffrances s'éternisent, « les déportés dans les landes obscures se sont levés dans l'ombre » et lui tendent la main.

*
* *

Le 6 février 1945, Robert Brasillach tombait au fort de Montrouge, frappé de douze balles françaises.

La nouvelle de sa mort ne parvint pas jusqu'au camp de Ravensbrück où j'étais déportée, mais je me souviens de ce que fut ce mois de février, de ses glaces, de l'agonie lente de mes compagnes, de notre infini désespoir. La faim, le froid avaient eu raison de nous. La mort nous enserrait dans ses filets et nous ne pensions plus avoir la force de lui échapper. Nous nous sentions à jamais frustrées des joies bénies de la liberté retrouvée.

Dans la nuit noire des blocks nous rêvions à la Libération. Elle nous apparaissait comme la longue montée d'un peuple grave dans le printemps des Champs-Elysées de Paris pour une immense action de grâce, à genoux devant la tombe de l'Inconnu.

Et nous connaissons d'elle maintenant une autre image, noircie du feu de l'insurrection, trempée de larmes et de sang.

Est-ce là l'aboutissement normal des sacrifices, la grande duperie des cœurs purs ?

Et je me tourne vers toi, Robert Brasillach, et nos mains se tendent à nouveau par delà la Mort, par delà la haine et ses factions.

Que ton nom soit le « mot de passe » entre les garçons de ce pays, qu'il les fasse se rejoindre, qu'il les maintienne unis afin que se retrouve la France que tu servis, que s'édifie l'Europe qui fut ton rêve, ô mon ami, mon frère.

6 février 1955.

Roger NIMIER

In Memoriam R. B.

Pour mieux lui couper la tête, le procureur qui requit contre Robert Brasillach déclara qu'il était « un des maîtres de sa génération ». Tant qu'à faire et pour la couper deux fois, il aurait pu ajouter la nôtre.

Mais nous n'imaginons pas qu'il existe des générations littéraires. Il est des classes pour les soldats, non pour les écrivains (c'est ainsi que Saint-Simon, classe 1695, ne fut mobilisé qu'au XIXᵉ sicèle ; et que Rimbaud, classe 1864, ne fut conduit au front qu'en 1925 et, une seconde fois en 1945 — un vétéran, en somme). Robert Brasillach vivant ne serait pas un maître, mais un contemporain. Il était en avance sur son âge, sur son temps. On lui a montré qu'il fallait savoir attendre.

Les critiques littéraires jugeaient ses premiers romans poétiques. Nos sœurs aînées lirent « *Comme le temps passe* » et dirent : « C'est sensuel. » Son grand roman fut ce « *Corneille* » qu'on placera dans les bibliothèques à côté du « *Racine* » de Jules Lemaître. Un Corneille romantique, fasciste, baroque, un Corneille pour Jean Vilar, voilà ce qu'il avait découvert, après avoir écrit tant de scénarios involontaires pour René Clair.

Il a aimé la politique comme un théâtre où la camaraderie s'affirmait. Il pensait qu'entre les grandes figures curieuses qui s'appellent Hitler ou Roosevelt, qui s'appelaient César ou Pompée, il reste place pour des amitiés furtives entre complices de vingt ans. C'est pourquoi, dans sa « *Bérénice* », le rôle important est réservé aux confidents. Jeunes gens moqueurs, ils regardent l'Histoire, énorme et confuse, ils en attrapent une ficelle au

passage, ils tirent : une rupture est accomplie, une guerre est déclarée.

Dans sa prison, avant d'être tué par des Français, il pensait, disait-il, aux morts du 6 février 1934. Aux vivants de février 1954, il a fait passer deux messages : ses « *Poèmes de Fresnes* » et son « *Anthologie de la Poésie Grecque* », *comme un peu d'eau prise à la source,* comme un peu de sang pris à la source.

Il a trop aimé la statue idéale de la jeunesse.

Jacques PERRET

Une fois seulement j'ai rencontré Brasillach, je ne connais pas tous ses livres, et nous ne suivions pas tout à fait le même chemin ; mais si les autres en ont fait le martyr de notre profession, je sais bien qu'ils n'ont pas choisi une médiocre victime. En fusillant Brasillach ils l'ont d'abord honoré comme le symbole d'une tradition et d'un ordre abhorrés.

Il n'y a plus grand mérite aujourd'hui à flétrir ses juges. Tous les Français ont retrouvé leurs voix pour maudire un procès que le général de Gaulle a probablement revisé dans le secret de ses méditations.

Que les chasseurs de traîtres qui, en d'autres saisons, chassent aussi bien les sorcières, aient réclamé la tête de Brasillach, cela peut se comprendre ; mais les vertueux fondateurs de la IVᵉ République l'ont donnée, pour rien, pour une raison d'Etat qui était raison de couardise, délire de vertu pernicieuse ou posture de doctrinaire imbécile. C'est le crime inutile parfait. Nous n'avions pas grand-chose à espérer d'un régime aussi anxieux de gâcher son triomphe. La vengance est l'aveu des victoires indignes. Nous en verrons sans doute bien d'autres et le supplice de Brasillach nous engage à poursuivre dans un métier où se recrutent les premiers otages.

Michel de SAINT-PIERRE

Sur Robert Brasillach

Cette nuit, les Juges m'ont empêché de dormir. La voix de Robert Brasillach venait se briser sur l'hermine et le silence, comme une vague sur une grève trop blanche ou trop déserte. Brasillach parlait à Chénier, lui disant :

« Et comme toi, le soir, je dors
« Avec en moi mon vrai soleil. »

Je pensais que je n'aimais pas les Juges, et c'est mon droit.

« Ils passeront, ils répondront aux tribunaux des der-
[niers jours
« Ceux-là qui avaient tant souci de garder leur hermine
« Et les cellules s'ouvriront... » [blanche,

Je pensais encore que je n'aimais pas les bourreaux, et c'est mon droit. Mon pays me faisait mal, à moi aussi, tandis que déferlait sans repos la peine solitaire de Brasillach :

« Mon pays m'a fait mal par ses fables d'esclaves,
« Par ses bourreaux d'hier et par ceux d'aujourd'hui.
« Mon pays m'a fait mal par le sang qui le lave.
« Mon pays m'a fait mal. Quand sera-t-il guéri ?

Cette question-là, je me la suis posée mille fois, au temps où s'écoulait la saison des Juges et la saison des bourreaux...

***

J'ai la croix de guerre avec citation pour faits de

Résistance, et la rosette de la Résistance Française. Mais voilà le premier jour où je fais sonner mes médailles. Je le fais — non certes, pour donner plus de poids à mon témoignage : car je ne suis pas de ceux qui croient que l'un a plus de poids que l'autre, ni qu'une décoration puisse donner à quiconque le droit de hausser le ton. Je le fais simplement pour montrer, sans pudeur et sans fard, qui je suis.

Eh bien, je me sentais fier de m'être battu pour la délivrance du pays. Il m'en souvient : la nuit avait été longue, et l'espoir accrochait la lumière dans notre ombre, comme un morceau de verre brisé.

Je pouvais croire à la Libération, au terme de cette exténuante et sourde empoignade avec l'ennemi, qu'il me serait permis enfin de goûter la paix et la joie, dans mon pays, sous la sérénité d'un ciel que Dieu a fait plus beau qu'ailleurs. Je pouvais croire qu'il me serait permis de retrouver les amis de ma jeunesse — de retrouver le pur silence dans lequel on peut créer — de chercher en moi les derniers souffles d'une enfance que je sentais agoniser. Nous étions là, tous, accrochés à la France et la tenant fermement par les plis de son manteau. Il a fallu que l'on en décroche quelques-uns à coups de pied. Et près de moi celui-ci était Brasillach, mon ami, que je n'aurai jamais connu.

Vraiment, non, je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire, à cette récompense au bout de la nuit. Si nous nous étions battus, ce n'était pas, en vérité, pour que la moitié du pays libéré se dressât contre l'autre ; pour que la France devînt cet étonnant prétoire qui fourmillait de juges avec ou sans toge ; ni pour que l'on nous tuât Brasillach...

Et puis, nous avons vu cette chose étrange dans un pays qui reparlait déjà de « libertés démocratiques » : toute une famille française à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, la famille des Lettres, soulevée pour demander la grâce de l'un des siens et qui se l'est vu refuser.

***

Donc je ne connaissais pas Brasillach. Je ne l'avais

même jamais approché. Mais je comprenais à des signes certains, que ma jeunesse avait besoin de lui.

J'en veux à tous ceux qui m'ont privé de lui. J'en veux à tous ceux qui ont, en le tuant, étranglé en moi cette enfance qui respirait encore. J'en veux à tous ceux qui, en réclamant des jugements et des morts à cor et à cri, nous ont frustrés de ce silence qui devait suivre les bons combats. Je leur en veux surtout de l'agonie, entre quatre murs, d'un homme silencieux qui parlait à Dieu, face à face :

« *Seigneur, vous avez fait les libres horizons,*
« *Mais l'homme seul a fait la prison et la guerre*
« *Seigneur, ce n'est pas vous qui faites les prisons.*

Oh ! ce silence que vous avez compris, Brasillach, ce silence que la voix des haines a brisé :

« *Car le silence seul qui tombe sur la rive* ,
« *Reste digne du chant des printemps disparus,*
« *Et jette sur le feu des blessures captives*
« *Le baume sous lequel le cœur ne saigne plus.* »

Je crois en Dieu, et je me souviens de cette parole que toute sa vie Dom de Lavègne a répétée : « Le silence est le signe le plus certain de la présence de Dieu dans une âme. »

*
**

Tout de même, si la mort ressemble au soleil que l'on ne peut regarder en face, que dire de Robert Brasillach qui, durant ses dernières journées, après son jugement, n'en a jamais détourné les yeux. Amis, mon métier n'est pas d'empêcher à leur tour les juges de dormir, mais je n'aimerais pas être responsable de la mort de Robert Brasillach. Je n'aimerais pas fermer les oreilles à cette voix qui continue inlassablement de déferler sur nos nuits, avec des éclaboussements et des soupirs de vagues — cette voix d'un homme seul dont on sait qu'il ne pouvait mentir, puisqu'il voyait la mort en face pendant que nous dormions :

« *Je ne garde pour emporter*
« *Au delà des terres humaines...*
« *Que ce qu'on ne peut m'enlever,*
« *Les années de tous mes bonheurs,*
« *La confiance de mes frères,*
« *Et la pensée de mon honneur*
« *Et le visage de ma mère.* »

Plaignons les juges et les refuseurs de grâce ! Non, je ne voudrais pas les empêcher de dormir. Mais cette voix qui s'élève, on ne peut la faire taire, car elle vient, elle aussi, du Mont des Oliviers où le captif parlait encore de « l'enfant Espérance » à Notre-Seigneur Jésus-Christ :

« *Je remets, Seigneur, aux plis de sa robe*
« *La peine des miens, l'étreinte du cœur :*
« *Que l'enfant me rende, à l'heure de l'aube,*
« *Le jour de la terre — ou sinon, d'ailleurs.* »

Je m'arrête. Je m'arrête. La voix n'a cessé de murmurer à mon oreille, et je lui répondais. Mais c'est là mon affaire, et la pudeur jusqu'ici m'empêchait...

Pourquoi ne pas vous le dire que si je m'arrête en ce moment d'écrire, c'est parce que je pleure ?

Paul SÉRANT

Pour moi, comme pour beaucoup d'autres étudiants parisiens des années de guerre, Robert Brasillach était un personnage étrange et prestigieux. Lorsque j'eus l'honneur de lui être présenté — ce fut à l'occasion d'une fête des élèves de l'Institut catholique, à laquelle un de mes camarades, organisateur très diligent, l'avait invité — je fus tellement conquis par sa gentillesse que, surmontant ma timidité, je lui demandais quand il me serait possible de le revoir. C'est ainsi que je pris rang parmi les privilégiés qui de temps en temps retrouvaient Brasillach chez l'un ou chez l'autre, autour de la table d'un centre de jeunesse, à la terrasse d'un café ou à son propre domicile.

Il me frappa d'abord par son étonnante aptitude à la fraternité, par l'art avec lequel il abolissait les distances entre lui et nous, de dix à douze ans ses cadets. Le goût d'un aîné pour les « jeunes » a bien souvent, pour les intéressés, quelque chose d'assez gênant. Après une période idyllique, le jeune homme découvre qu'il n'a pas été apprécié pour lui-même, mais parce qu'on souhaitait son admiration inconditionnelle, qu'on cherchait à l'utiliser de quelque manière, ou encore qu'on tentait de lui dérober un peu de sa vitalité et de sa ferveur. C'est ainsi que le désespoir succède à l'enthousiasme, et que le grand homme apparaît brusquement sous les traits d'un salaud. Or il n'y a jamais eu à ma connaissance un seul des jeunes amis de Brasillach qui ait été déçu par lui.

C'est que Brasillach possédait une vertu éminemment rare dans le monde littéraire, je veux dire une parfaite simplicité. Nous ne découvrions pas un homme de lettres, mais ô merveille ! un homme de plus en plus semblable à celui que ses articles et ses livres nous avaient permis d'imaginer. Un homme qui, gentîment et comme si la chose allait de soi, nous donnait les clefs

de son univers. Voici les pièces et les films qu'il faut voir. Voici les livres que j'aime par-dessus tout. Voilà ce que j'ai vu en Espagne, dans l'armée, en Allemagne. Voilà mes raisons de croire à l'Europe fasciste. Et voilà les êtres qui me sont le plus cher : Suzanne, ma sœur ; Maurice, mon beau-frère ; Henri Poulain et Georges Blond, mes vrais amis...

Oui, en y songeant à douze années de distance, mon souvenir le plus fort pourrait tenir en ces quelques mots : Dieu, qu'il était donc naturel ! Qu'il était donc étranger à ces mille et un secrets de l'art de paraître qui sont la loi de ce monde « parisien et littéraire » auquel il était comme n'en étant pas !

J'étais fort intrigué de le voir à la fois aussi actif et aussi disponible. Comment pouvait-il assurer la rédaction en chef d'un journal, poursuivre une œuvre de critique et de romancier, lire tous les livres nouveaux et relire tous les anciens qui comptent, suivre le cinéma, le théâtre et la peinture, tout en accueillant ses nombreux visiteurs comme il savait le faire ? Je n'ai pas manqué de lui poser la question. Il m'a répondu qu'il devait à sa formation de l'Ecole Normale d'avoir appris à travailler. Mais cette réponse qui porte la marque de son habituelle modestie n'éclaire rien : comment les méthodes scolaires les plus éprouvées pourraient-elles fournir le support d'une œuvre aussi constamment personnelle ?

Cette modestie, cette simplicité, nous ne les trouvions pas seulement dans ses propos et dans ses attitudes, mais dans son style de vie. Quand une politique triomphe, ceux qui l'ont préconisée trouvent normal d'améliorer par la même occasion leur situation personnelle : la chose existait sous Vichy comme en tout temps, et il faut être un peu pharisien pour s'en indigner. Mais Brasillach n'a jamais eu de préoccupations de cet ordre. Il n'a pas songé à profiter des circonstances pour trouver un appartement plus confortable ou une voiture, ni même pour obtenir dans la presse les diverses facilités matérielles dont un journaliste de son importance aurait pu bénéficier. On a justement salué l'héroïsme de Simone Weil qui, expatriée à Londres, s'imposa de vivre avec l'équivalent des rations alimentaires de la France occupée. Je ne crois pas inutile de rappe-

ler ici que Brasillach, situé par ses activités dans un milieu parisien privilégié, a vécu avec sa sœur et son beau-frère dans des conditions plus modestes que celles de beaucoup de Français moyens. Pour des jeunes gens sans cesse exposés aux tentation du marché noir, une telle dignité de comportement avait assurément une valeur exemplaire.

Mais s'il nous donnait ainsi l'image de quelques vertus parmi les plus nécessaires dans des temps désaxés, c'était avec une extrême pudeur et comme malgré lui. L'idée de faire la morale à ses cadets ne lui serait jamais venue à l'esprit. Je crois d'ailleurs que la morale lui était un peu suspecte, qu'il l'aurait volontiers rangée parmi ces solennelles balançoires « humanistes » qui représentaient pour lui le comble de l'ennui. C'est la même pudeur, alliée à un refus fondamental de l'esprit d'abstraction, qui expliquerait aussi la méfiance que lui inspiraient doctrinaires et philosophes. Ayant entrepris à l'époque des études de philosophie, j'essayai de l'entraîner dans une discussion sur mes sujets favoris. Mais je dus rapidement y renoncer, non sans quelque déception. « Est-il possible que la métaphysique ne l'intéresse pas ? » me disais-je. Je crois plutôt qu'il y avait en lui de cette sagesse pour laquelle les grands mystères ne s'élucident pas par la discussion. Il y avait aussi — procédant peut-être de cette sagesse — un sens de l'humour qui lui faisait pressentir les pièges de la gravité. Voyez les lettres qu'il écrivit après son arrestation : aux prises avec les plus dramatiques circonstances, il sait encore rire à chaque instant de toutes les cocasseries humaines.

Ce sens de l'humour toujours en éveil et ce refus de trop se prendre au sérieux font comprendre son libéralisme. Il lui était impossible de céder à cette maladie de notre époque, qui fait intervenir la passion politique dans les sentiments et les jugements d'ordre esthétique. Claudel, Giraudoux, Supervielle, Jules Romains n'étaient pas de son bord : il continuait à porter à leur œuvre la même admiration. Chateaubriant, Giono semblaient être du sien : il maintenait les mêmes réserves à leur égard. Mais quand Sartre, dont il n'ignorait pas les sentiments, fit jouer *Huis-Clos*, il trouva la pièce fort belle et l'écrivit aussitôt.

Je lui montrais un jour des poèmes d'Aragon que je venais d'acheter (Aragon n'était pas un auteur interdit):

— Evidemment, ce n'est pas mal, me dit-il. Mais tout de même, le meilleur là-dedans, c'est de l'Apollinaire !

Et il me récita aussitôt les strophes d'*Alcools* dont Aragon lui semblait s'être inspiré. Et ce fut tout. Il n'entama pas le procès d'Aragon, publié chez Gallimard et préparant des listes de gens à abattre : qu'est-ce que ça avait à voir avec sa poésie ?

Ce libéralisme s'étendait aux individus. Certains de ses amis désapprouvaient vivement son action depuis l'armistice. Il n'en manifestait aucune amertume. De Maurras, de Massis, il parlait avec respect et amitié, et je sais qu'il était toujours heureux de rencontrer Thierry-Maulnier, ou Claude Roy. Je n'ai pas besoin de dire que mon propre « anarchisme » ne le gênait aucunement.

Lorsqu'on évoque cet aspect du caractère de Brasillach, on étonne beaucoup certaines personnes qui ne comprennent pas comment, dans ces conditions, il pouvait être fasciste. Pour ceux qui l'ont connu, il n'y a là aucun mystère. J'ai déjà dit qu'il se méfiait des doctrines et des systèmes. Il n'est pas venu au fascisme par un choix de théoricien, mais comme l'a dit très justement Rebatet, par la poésie. Cent textes le prouvent ; pour Brasillach, le fascisme est à la fois une éthique et une esthétique. Ethique qui fut à l'origine, me semble-t-il, celle du défi : il est plaisant de proclamer « je suis fasciste » à la face de millions d' « intellectuels » démocrates, qui ont attribué au fascisme, dans leur religion laïque, le rôle du Diable. Mais qu'on me comprenne bien : le fascisme n'est pas seulement pour Brasillach, une sorte d'affirmation non-conformiste. Il est allé en Espagne, en Allemagne, et là, il a vu des peuples qui ont renoncé à l'égalitarisme et à la lutte des classes, pour communier dans la ferveur d'une mystique nouvelle, inspiratrice d'un nouveau style de vie. Il souhaite alors pour son pays le même miracle. Comment ne l'eût-il pas espéré en 40 d'une Révolution Nationale qui prétendait couper les ponts avec l'ancien régime de décadence ? D'autre part, son contact avec l'Allemagne lui a fait perdre tout jacobinisme — et jusqu'à cette part de jacobinisme qui s'est greffée, quoi qu'on en dise, dans la tradition d'*Action Française*. Pour Brasillach, choisir la collaboration, c'était avant tout rompre avec les limites

du nationalisme de sa jeunesse et, pour la France, choisir l'Europe. De plus, les combats de 40 et la captivité l'avaient dégoûté de la guerre : il voyait dans la collaboration l'occasion historique de mettre fin à l'interminable conflit des deux peuples, en même temps que la possibilité d'une renaissance française. Telles furent les composantes essentielles de *son* fascisme, où l'on chercherait vainement le moindre goût pour la Tyrannie.

Cependant, à l'époque où j'ai commencé à le connaître vraiment — c'est-à-dire après sa démission de *Je suis partout* — il était convaincu que la Révolution Nationale avait échoué et il en plaisantait un peu comme pouvait le faire Jean Paulhan dans les *Lettres françaises* clandestines. (Je le vois encore, à la tribune des Sociétés Savantes, où Drieu et Petitjean l'encadraient, reprendre le mot qui courait tout Paris : *Bibliothèque rose, terreur blanche, marché noir*.) Et la politique de collaboration ne lui semblait pas moins compromise. Il en résultait une certaine évolution de sa pensée, qui se traduisait par un désenchantement de la politique, une méfiance croissante à l'égard des idéologies, quelles qu'elles fussent.

J'écrivais alors des poèmes dans lesquels je m'efforçais d'exprimer la révolte de la jeunesse contre l'horreur et l'absurdité du temps. Je les montrai à Robert : il les aima, en parla dans une conférence et dans un article, et fit même paraître quelques-uns d'entre eux dans la *Chronique de Paris*. Leur inspiration violemment individualiste et libertaire rejoignait ses propres sentiments (1).

— La guerre m'a appris une chose, me dit-il un jour : ce qui compte, c'est l'individu.

Un de mes camarades, engagé pourtant dans un mouvement collaborationniste, lui ayant dit au cours d'un de nos entretiens :

— Au fond, nous sommes des anarcho-fascistes !

Il trouva le mot excellent : le fascisme, n'était-ce pas d'abord pour lui la révolte contre la bêtise ?

(1) Quelques années plus tard, Bernanos eut à l'égard de ces poèmes une réaction non moins chaleureuse. C'est qu'il n'était pas moins déçu par le Gaullisme que Brasillach n'avait pu l'être par la Révolution Nationale.

On le sentait las d'un combat politique qui ne menait plus à rien, désireux de ne plus s'occuper que de son *Anthologie de la poésie grecque* et d'un livre sur Giraudoux. Je souhaitais qu'il mît à profit ses relations pour préparer un départ en Espagne ou en Suisse. Mais c'est alors qu'il fut l'objet, dans les milieux de la collaboration à outrance, d'une campagne de dénigrements : on parlait de son « dégonflage », on fit même courir le bruit ridicule qu'il s'apprêtait à « passer à la dissidence. ». On lui fit ainsi beaucoup de mal. Songeant à ceux qui avaient suivi ses articles de 40 et 42, et aussi, je crois, aux quelques amis allemands qui voyaient en lui le meilleur représentant d'un véritable esprit de collaboration (1), il se crut tenu de réaffirmer publiquement et fortement qu'il n'avait pas changé. C'est alors qu'il écrivit la fameuse phrase qui pourrait être de Giraudoux : « Nous avons tous plus ou moins couché avec l'Allemagne », et que le procureur Reboul devait utiliser savamment pour mieux obtenir sa mort.

Mais c'est aussi dans le même temps qu'il s'adressait volontiers aux adversaires fraternels. Aux derniers convaincus de la collaboration, il prodiguait surtout des conseils de prudence. A un garçon qui lui parlait de Milice :

— Méfiez-vous, lui dit-il. Darnand a raté avec la Cagoule, il est en train de rater avec la Milice. Ce sont des histoires qui ratent toujours...

Je me souviens tout particulièrement d'une des dernières occasions où je pus le voir. Je lui avais rendu visite un matin de ces jours de l'été 44 où Paris se vit soudainement privé de police.

— Je suis embêté, me dit-il, j'ai encore un article à écrire pour *Révolution Nationale*

— Je vais m'en aller...

— Non, bavardons un instant, ça me changera. Après tout, je ne sais plus quoi dire...

Nous avons passé la matinée rue Rataud, puis nous sommes sortis ensemble. Il est passé chez le cordonnier pour lui remettre des chaussures à ressemeler. Puis nous

(1) C'est-à-dire l'esprit de la collaboration qu'il avait souhaitée, et qui n'avait pas eu lieu.

avons descendu ensemble le boulevard Saint-Michel jusqu'à la place où il avait rendez-vous avec Henri Poulain. Comme il me parlait des bruits qui couraient alors d'un accord Herriot-Laval approuvé par Abetz pour une prochaine convocation du Parlement, je lui rappelai les paroles d'une vieille chanson d'*Action française :*

> « *Nous allons ce printemps*
> *Malgré le Parlement*
> *Les Juifs et les Allemands*
> *Ramener le Roi Jean...* »

Il eut un cri joyeux :

— C'était sublime, cette chanson !

Au moment où nous nous quittions :

— Tout de même, qu'est-ce que je vais dire dans cet éditorial ?

— Que vont dire les autres ? Qu'il faut se serrer autour du Maréchal...

— Tu parles ! Il faut *s'égailler* autour du Maréchal ! dit-il en éclatant de rire.

Les circonstances ne le changeraient jamais.

La dernière fois que je le vis avant qu'il se livrât à la justice, ce fut pour lui proposer de le mettre en rapport avec un membre de la Résistance qui eût désiré l'aider à trouver un logement. Il me dit simplement qu'il diposait déjà d'une chambre où il se cacherait quelques semaines.

Pendant les mois qui s'écoulèrent de son arrestation jusqu'au jour fatal de février, j'ai éprouvé, comme tous ceux qui l'aimaient, la douleur de ne rien pouvoir faire. Je lui en ai voulu des scrupules qui l'avaient empêché de chercher refuge dans un pays neutre et, dans les derniers temps, de partir pour l'Allemagne. Je souhaitais naïvement qu'il prît devant ses juges une position qui aurait dépassé la grande querelle française du temps. Mais c'est justement parce qu'il assuma rigoureusement, plus encore que sa propre défense, la défense de tous ceux qui avaient partagé ses espoirs, qu'il demeure à jamais, parmi les Français de toutes convictions, dans la lumière d'un honneur véritable.

Liste des écrivains signataires de la pétition adressée au Gouvernement Français en faveur du recours en grâce de Robert Brasillach

MM. Paul VALÉRY, de l'Académie Française ; Prince DE BROGLIE, de l'Académie Française ; Duc DE BROGLIE, de l'Académie Française ; Georges DUHAMEL, Secrétaire perpétuel de l'Académie Française ; François MAURIAC, de l'Académie Française ; Henry BORDEAUX, de l'Académie Française ; Jérôme THARAUD, de l'Académie Française ; Louis MADELIN, de l'Académie Française ; Amiral LACAZE, de l'Académie Française ; André CHEVRILLON, de l'Académie Française ; Duc de la FORCE, de l'Académie Française ; Georges LECOMTE, de l'Académie Française, Président de la Société des Gens de Lettres ; Marcel BOUTERON, Membre de l'Institut, Inspecteur Général des Bibliothèques ; Georges DESVALLIÈRES, Membre de l'Institut ; Roland DORGELÈS, de l'Académie Goncourt ; André BILLY, de l'Académie Goncourt; Mme COLETTE ; MM. Paul CLAUDEL ; Firmin ROZ, Membre de l'Institut ; Arthur HONEGGER; Emile HENRIOT; Emile DARD, Membre de l'Institut ; André DERAIN; Albert BUISSON, Membre de l'Institut ; Germain MARTIN, Membre de l'Institut ; Jean-Jacques BERNARD; Jacques COPEAU; Emile BREHIER, Membre de l'Institut ; Patrice DE LA TOUR DU PIN; Jean PAULHAN; VLAMINCK ; PICHAT, Membre de l'Institut ; Jean SCHLUMBERGER ; DANIEL-ROPS; LALANDE, Membre de l'Institut Gabriel MARCEL; Jacques BARDOUX, Membre de l'Institut; Charles RIST, Membre de l'Institut ; Marcel AYMÉ ; Pierre JANET, Membre de l'Institut ; Gustave COHEN, Professeur à la Sorbonne ; Jean ANOUIL ; Jean LOISY ; André OBEY ; Marcel ACHARD ; Jean COCTEAU, de l'Académie Mallarmé ; Thierry MAULNIER; Albert CAMUS; Wladimir D'ORMESSON; Charles DULLIN; Jean-Louis BARRAULT, Sociétaire de la Comédie Française; Mlle Simone RATEL; MM. MICHEL, Conservateur de la Bibliothèque Mazarine; Jean EFFEL; Henri POLLÈS.

Remerciements de Robert Brasillach aux signataires de la pétition pour son retour en grâce

Je remercie les intellectuels français, écrivains, artistes, musiciens, universitaires, qui ont bien voulu formuler un recours en grâce en ma faveur. Je ne veux ici en nommer aucun. Leur liste comporte les plus hauts génies de notre race, à l'égard desquels ma dette est immense. Il en est dont les travaux et l'activité sont fort éloignés des miens et qui auraient pu se montrer indifférents. Nous ne nous connaissons pas personnellement, et je leur en ai d'autant plus de gratitude. Pour certains autres, il m'est arrivé, dans le passé, de me montrer particulièrement sévère, et je n'ai rien fait pour mériter leur appui. Dieu m'est témoin que ce que j'ai pu dire d'eux était toujours motivé par des réactions personnelles, antérieures à la guerre, et que, si je les ai combattus, cela a été en toute sincérité. C'est chez ceux-là que j'ai trouvé les défenseurs les plus ardents, et ils ont ainsi montré une générosité qui est dans la plus grande et la plus belle des lettres françaises.

D'autres hommes, jeunes encore, dont je suis fier d'avoir toujours salué le talent, se sont joints à eux avec une amitié et un cœur qui me touchent profondément. S'il en est qui ont cru parfois pouvoir oublier leur attitude amicale des temps où j'étais libre, et qui ont peut-être sacrifié à ce qu'André Chénier nommait « les autels de la peur », je ne veux pas m'en souvenir. Il en est assez, et parmi les plus grands noms d'aujourd'hui et de tous les temps, pour avoir passé outre aux idées politiques et morales qui sont les leurs et pour avoir laissé parler d'abord leur cœur et leur esprit.

Ils me permettront de joindre dans ma reconnaissance à leur liste éclatante celle des innombrables jeunes gens, de toutes opinions, étudiants en particulier, qui m'ont fait signe, qui ont écrit pour moi, parce qu'ils savent, que je ne les ai jamais engagés aux aventures où notre patrie aurait risqué son jeune sang et, qu'à l'heure du danger, j'ai voulu rester parmi eux.

Même si ce que j'ai pu penser, en des circonstances dramatiques pour notre pays, les a choqués, je leur affirme à tous que les erreurs que j'ai pu commettre ne proviennent à aucun degré de l'intention de nuire à ma patrie, et que je n'ai jamais cessé, bien ou mal, de l'aimer. En tout cas, au delà de toutes les divergences et de toutes les barricades, les intellectuels français ont fait à mon égard le geste qui pouvait le plus m'honorer.

Fresnes, le 3 février 1945. Robert Brasillach.

Le Gérant : Maurice BARDECHE.

Les Presses Bretonnes, Saint-Brieuc

N° d'Impression : 558 Dépôt Légal : 1er trimestre 1955

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de ....

à votre revue *DÉFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du n° ....

NOM ....

PRENOM ....

ADRESSE ....

....

Signature

Conditions d'abonnement :

1 an : 1.000 fr. — 6 mois : 600 fr.

Etranger : 1 an : 1.300 fr. — 6 mois : 700 fr.

Abonnement de propagande : 1 an : 3.000 fr.

Abonnement de soutien : 1 an : 5.000 fr. et 10.000 fr.

Adresser tous paiements à : « Les Sept Couleurs », 35, rue Cortambert, Paris (16e). C.C.P. : 21.8219, Paris.

ROBERT BRASILLACH

Lettres écrites en prison

Tirage limité. Un fort volume .... 1080 fr.

Les Quatre Jeudis

Un fort volume cartonné .... 690 fr.

Poèmes de Fresnes

Un volume .... 295 fr.

Bérénice

Edit. originale sur Arches, ex. numérotés 1500 fr.

LES SEPT COULEURS, 35, rue Cortambert, PARIS-16e
Compte Chèques postaux : 2182-19 Paris



CAHIERS DES AMIS de Robert BRASILLACH

éditées par l'Association des Amis de **Robert BRASILLACH**

Correspondances de Robert Brasillach, texte inédits, témoignages, extraits de presse, documentation bibliographique.

LE N° 5 PARAITRA DANS LE MOIS DE FÉVRIER 1955
Le numéro : 200 fr. Abonnement à 3 numéros : 540 fr.

Secrétariat : Pierre FAVRE, case St-François 1214, LAUSANNE.

(TOUS RENSEIGNEMENTS AUX "SEPT COULEURS", 35, RUE CORTAMBERT - PARIS 16e)

LES PRESSES BRETONNES - ST-BRIEUC